VOLUME II. | WINNIPEG, MARDI, 16 Février 1915 | NUMERO 39

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"EST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
éléphones - - Garry 4264-4265

LA TAXE DE GUERRE

Pour plusieurs le discours du ministre des finances, l'honorable M. White, aura été un dur réveil. Ils avaient cru que la guerre se faisait uniquement en hurlant "It's a long way to Tipperary", en applaudissant frénétiquement aux revues ceux qui iront se battre en Europe et en vouant au gibet ceux-là qui n'oubliant pas tout à fait les devoirs du Canada envers lui-même osaient demander qu'on ne s'affolât point et qu'on pensât un peu à l'avenir. "En avant, criait-on: jeunes gens, enrôlez-vous. Cela coûte cher; cela demande des millions. Qu'importe! Allons toujours de l'avant. L'Angleterre est là avec ses millions qu'elle nous prêtera."

"Et puis? demandaient ceux que le démon patriotique n'avait pas encore rendus fous.

* * *

L'honorable ministre des finances vient de répondre à ce point d'interrogation. L'exercice financier 1914-15 s'est clos par un déficit de $110,000,000; pour l'exercice financier 1915-16, notre ministre des finances prévoit, si la guerre se poursuit, un autre déficit de $185,000,000.

* * *

Quelque énormes et fantastiques que soient ces déficits, ils se doivent combler, partie dès maintenant par des taxes directes, partie dans les années qui suivront par le remboursement des emprunts que contracte actuellement notre pays.

Déjà, dès les premiers jours de la guerre, prévoyant une diminution de revenus et un accroissement de dépenses, le gouvernement avait pris les devants en frappant d'un plus lourd impôt les tabacs et les liqueurs. Cela ne suffisant point comme on s'y attendait d'ailleurs, il faut au gouvernement recourir à de nouveaux impôts. Trente millions de piastres lui sont absolument nécessaires. Et c'est pour se les procurer qu'il a recours à de nouvelles taxes. Comme en pourront juger nos lecteurs s'ils réfèrent à la liste d'impôts que nous publions ailleurs, ils constateront que toutes les classes de la population sont mises à contribution.

Le gouvernement s'est borné à des taxes spéciales et à un relèvement général du tarif. Il n'a pas cru, pour le moment, dit le ministre des finances, recourir à l'impôt sur le revenu. Il le laisse temporairement aux provinces qui auront besoin d'y faire appel pour se procurer les fonds dont elles ont besoin. Il n'en faudrait pas conclure cependant que le gouvernement fédéral n'y recourra pas plus tard. La guerre se prolongeant, les déficits se feront plus profonds dans le trésor fédéral. Et peut-être l'impôt sur le revenu s'imposera-t-il alors à nos gouvernants d'Ottawa.

* * *

Riches ou pauvres porteront, en vertu des nouvelles taxes, le lourd fardeau de dépenses que nous crée notre participation au conflit actuel. A première vue, il semble que les classes aisées soient plus fortement frappées que les classes laborieuses ou pauvres. Ce sont elles qu'atteignent surtout les taxes sur les billets mis en cours par les banques, les lits ou compartiments dans les wagons dortoirs, les fauteuils dans les wagons salons, les billets de voyage en mer, le champagne ou les vins mousseux, etc. Mais il n'en faut pas conclure que ces impôts épargneront le menu fretin, la classe laborieuse. Outre que le relèvement général du tarif entraînera une hausse générale de la plupart des produits, le producteur se remboursant d'une partie de ses impôts aux dépens du maigre gousset du consommateur, il est nombre de taxes qui frapperont à la fois le riche et le pauvre. Ainsi la taxe sur les bons de poste, les médecines brevetées, les lettres et les cartes postales.

* * *

Seuls les manufacturiers sont exempts de nouveaux impôts. L'avenir ne doit pas leur paraître trop sombre même en dépit du marasme financier créé par la guerre. Outre qu'aucune taxe ne frappe les industries, elles auront, grâce au relèvement général du tarif qui au menu peuple rendra la vie plus chère, à redouter moins la concurrence étrangère et surtout américaine.

* * *

Quelques-unes de ces nouvelles taxes sont déjà en vigueur: impôts sur les vins de toutes sortes. Les autres le deviendront plus tard: le gouvernement en donnera avis.

Quel résultat donneront ces nouvelles taxes et ce relèvement général du tarif? Le gouvernement espère en retirer une trentaine de millions de piastres: l'opposition, elle, se montre plutôt sceptique et croit que ces mesures seront partiellement éludées.

L'avenir dira qui a raison.

Pour le moment nous avons le doigt dans l'engrenage du militarisme et le reste du corps y passera. Ce sera dur; tous en conviennent. Mieux, cependant, vaut en faire l'expérience aujourd'hui que plus tard. Peut-être guérirons-nous pour toujours.

COLONISONS

Nous publions aujourd'hui, un article que M. l'abbé Corbeil a envoyé à quelques journaux sympathiques de la Province de Québec. Nous espérons que sa publication nous attirera un bon nombre de colons.

Le Manitoba n'est pas assez connu, mais ce n'est pas notre faute. Et si l'on nous reproche encore parfois, de ne pas avoir attiré plus de Canadiens français, autrefois, avant que des étrangers prissent tant de bonnes terres qui devraient être occupées par les nôtres, nous pouvons dire qu'il y a 30 ans comme il y en a 20 et comme aujourd'hui, le même appel a été fait à nos compatriotes, que trop de préjugés inconcevables ont détournés du Manitoba contre leur propre intérêt.

Il n'est jamais trop tard pour réparer une erreur, et nous croyons que cette année—et les suivantes—offrent un avantage tout particulier pour fonder de nouvelles paroisses de bel avenir.

Nous avons des milliers de homesteads de culture facile, dont 80 à 100 pour cent de bonne terre arable promettent avant deux ans de riches moissons aux colons. A cause de la guerre, le marché des animaux et des céréales est très élevé, et pas une province du Dominion n'offre de plus grands avantages pour la culture mixte que le Manitoba.

L'année est donc favorable pour nos compatriotes du Québec et des Etats-Unis qui veulent se créer un foyer heureux et prospère.

LA COLONISATION AU MANITOBA

La colonisation est plus que jamais à l'ordre du jour. La terrible guerre qui bouleverse l'Europe et crée dans tous les pays une inquiétante crise économique, aura ce bon effet d'attirer l'attention des gouvernements sur la nécessité d'encourager à tout prix, l'agriculture. Il faut retourner à la terre qui a été trop négligée ou abandonnée depuis plusieurs années.

Je me réjouis de voir avec quelle unanimité, les journaux de Québec s'occupent de colonisation, cette année, avec quel bon sens pratique ils la discutent et comme ils semblent vouloir en faire la *grande question*, la question vitale, qui résume tous les intérêts du peuple de Québec.

Mais si nombreux que je souhaite voir les colons s'emparer des terres que le Gouvernement leur offre: si avantageux que je trouve pour eux et notre race leur établissement dans le Québec, je ne puis m'empêcher de songer au grand nombre de Canadiens français dans les villes et même dans beaucoup de campagnes, qui n'ont ni le goût ni la volonté d'aller se faire *pionniers*. C'est pour ceux-là que je veux parler de la colonisation au Manitoba.

Le Manitoba est une plaine immense dont une grande partie est en prairie et le reste, surtout dans le nord, est entremêlé de broussailles, de bois plus ou moins gros et encore de prairie. La terre est presque partout de première qualité et donne en toute culture, une moyenne qui n'est dépassée en aucun pays. On a eu raison d'appeler le Manitoba, le *grenier de l'Empire*. Le climat est sec et très sain, sans excès de chaleur ou de froid et les saisons s'y succèdent agréablement comme Dieu les a créées pour le bien-être des hommes.

L'eau s'y trouve en abondance dans les étangs nombreux que l'on rencontre un peu partout, et un excellent foin se récolte à volonté sur la plupart des homesteads; ce qui favorise les colons qui veulent faire une culture mixte.

Le homestead est une concession de 160 acres de terre, que le Gouvernement donne au colon, à certaines conditions faciles. Ce homestead peut être tout en prairie ou tout en bois, ou contenir du bois et de la prairie: il s'agit de faire son choix.

Tout le Manitoba n'est pas encore arpenté. Mais il y a naturellement plus de homesteads à prendre qu'on ne pourrait y placer de colons cette année. Le Gouvernement vient encore de livrer plus de 10,000 nouveaux homesteads aux futurs colons.

J'ai visité avec soin presque tous les endroits où se trouvent ces homesteads, et je puis assurer que la plupart sont excellents pour l'établissement de nos jeunes gens et des familles qui veulent réussir.

Mais il n'y a pas que des homesteads à prendre au Manitoba. Il y a aussi beaucoup de terres à vendre à des prix relativement bas. Pour $8, $10 et $12 ou $15 l'acre, on peut acheter de belles fermes de 160 acres et plus, où il y a 40 à 50 acres en culture et qui peuvent donner dès cet automne, une abondante moisson, si on peut les ensemencer dès ce printemps. Le reste du terrain est facile à défricher et offre les plus grands avantages pour la culture mixte, c'est-à-dire, la culture des céréales et l'élevage des animaux domestiques.

Pour celui qui a un peu d'argent, il est plus avantageux d'acheter ces nouvelles terres, qui peuvent donner dès la première année, de bons revenus, qui augmenteront d'années en années. Ces terres sont clôturées et bâties avec maison et dépendances.

Le prix des céréales est si élevé cette année et le marché sera si bon à l'avenir que le cultivateur se sera vite enrichi, s'il est économe, travailleur et intelligent.

Ai-je besoin de faire un appel chaleureux à mes compatriotes pour les encourager à venir prendre possession de la plus belle partie de notre héritage national? Est-ce que tous ne comprennent pas l'avantage qu'il y a de fixer son avenir dans la culture de la terre? Je ne parle pas de ceux qui vivent heureux sur leurs terres dans la Province de Québec: mais je m'adresse surtout à quelques familles, qui, dans presque chaque paroisse, sont obligées de partir pour établir leur foyer ailleurs. Je veux faire connaître à nos jeunes gens, qui passent inutilement leur vie en chantiers ou qui végètent dans les villes, le meilleur endroit pour s'assurer un avenir heureux.

C'est le meilleur temps pour venir au Manitoba: l'immigration étrangère est paralysée à cause de la guerre. Nous pouvons grouper nos compatriotes dans les meilleurs centres de colonisation et former rapidement des paroisses canadiennes-françaises.

Si un père de famille ne peut établir ses enfants sur les terres près de lui, pourquoi ne les envoie-t-il pas au Manitoba, en lui fournissant les moyens de prendre un homestead de culture facile et de progrès rapide. Et même, pourquoi ne viendrait-il pas avec toute sa famille, prendre plusieurs homesteads, où il pourrait vivre heureux avec tous ses enfants, facilement et bien établis autour de lui?

Si quelqu'un désire plus de renseignements, je me ferai un plaisir des les lui donner par correspondance.

O. Corbeil, ptre,
Archevêché de
Saint-Boniface, Man.

"SCRAP OF PAPER"

Dans la courte biographie accompagnant dans un numéro du *Free Press* du début de la semaine dernière, la photographie de l'honorable P.-E. Leblanc, le nouveau lieutenant-gouverneur de la province de Québec, il est dit qu'il descend de ces familles acadiennes qui émigrèrent en masse quand l'Acadie passa de la domination française à la domination anglaise.

Nous comprenons que le *Free Press* ait jugé à propos de fausser l'histoire acadienne. Parler de corde de pendu dans la maison d'un pendu n'est pas chose agréable.

Et pour colossal que soit le culot du *Free Press*, il est certains méfaits des siens qu'il préfère garder dans l'ombre, même au prix d'un mensonge historique. Et de ceux-là est l'inique déportation des Acadiens.

* * *

Il est faux que les Acadiens aient quitté leur pays, quand ils devinrent sujets de la couronne britannique. Forts du traité d'Utrecht, clause XIV de la foi écrite de la reine Anne qui leur garantissait la libre possession de leurs biens s'ils consentaient à rester en Acadie, ils ne quittèrent point leur patrie et continuèrent à en cultiver le sol. Mais ils avaient compté sans les Prussiens de l'époque, dont les plus illustres représentants avaient nom: Nicholson, Caulfield, Philipps, Armstrong, Winslow, Boscaven et Lawrence, gouverneurs anglais de la colonie ou représentants du gouvernement anglais dans la Nouvelle-Angleterre.

* * *

De même que le traité garantissant la neutralité de la Belgique n'était qu'un "chiffon de papier"—"scrap of paper"—aux yeux des Prussiens de 1914, ainsi le traité d'Utrecht, portant la signature de l'Angleterre, ne fut aussi qu'un "chiffon de papier" aux yeux des gouvereurs anglais de l'Acadie. "Chiffon de papier"—"scrap of paper"—aussi pour ces gouverneurs anglais, la parole royale de la reine Anne.

En somme, la violation, dans le sang et la mort, de la neutralité de la Belgique et la déportation des Acadiens par les autorités anglaises de l'époque, furent deux actes entachés d'un même caractère d'infamie, hormis cette différence que le dernier était plus lâche et plus ignoble que le premier.

La neutralité belge fut violée par un voisin qui la croyait commandée, toute inique qu'elle fut, par les nécessités militaires; la déportation des Acadiens fut un acte froidement voulu, longuement mûri et exécuté avec une tranquille cruauté dont ne seraient point capables les Prussiens d'aujourd'hui. Admettons franchement, qu'en cela au moins, ils sont inférieurs aux Winslow, Boscaven et Lawrence. A tout seigneur tout honneur!

* * *

L'émigration en masse des Acadiens, si vous voulez savoir ce que c'est, ouvrez l'histoire du Canada, à cette page de honte éternelle aux maîtres d'alors, et qui s'intitule "La déportation des Acadiens de Grand Pré." Vous y lirez que, sur l'ordre des gouverneurs anglais, au mépris du "chiffon de papier" qu'était le traité d'Utrecht, du "chiffon de papier" qu'était la parole royale de la reine Anne, *dix mille* Acadiens furent violemment arrachés à leurs foyers—à Grand Pré, à Annapolis, à Pombomcoup, etc.—entassés, le père séparé de la mère, les enfants, les tout-petits séparés de leurs parents, sur des navires trop étroits, souffrant de faim, du froid, et dispersés aux quatre vents du ciel, sur les rivages de l'Atlantique jusqu'au Golfe de la Floride.

Et après cet exploit qui ferait pâlir de dépit les plus Prussiens des Purssiens d'aujourd'hui, les "vainqueurs", selon l'expression de l'historien, "n'eurent plus qu'à se partager les dépouilles des victimes qu'on a supprimées d'un coup par un seul crime. Ils prennent possession des terres, s'installent aux foyers déserts des Acadiens, moissonnent les riches plaines d'Annapolis et de Grand Pré, de Memramcook et du Petitcodiac. Ils possèdent enfin ces domaines acquis par le meurtre et la procription."

Voilà, savants confrères du *Free Press*, la brève histoire de "l'émigration en masse des Acadiens".

* * *

Si aujourd'hui, de leurs descendants se trouvent dans la province de Québec, c'est que les vainqueurs dans leur atroce chef-d'oeuvre de prussianisme ne purent atteindre tous ceux qu'ils voulaient détruire, c'est que quelques centaines de colons acadiens, se confiant aux forêts, plus hospitalières et plus humaines que les maîtres anglais, atteignirent, de peine et de misère, traînant leurs vieillards et leurs malades à travers bois, dans des troncs d'arbres creusés, le sol québecois et y firent souche.

Et si aujourd'hui, il est des Acadiens et nombreux dans les Provinces Maritimes, c'est que la nationalité spoliée, c'est que la race qui ne voulait pas mourir, revint à la terre de ses pères, après des années d'exil, remontant des possessions anglaises de l'est et du sud des Etat-Unis, semant sa route de ceux que tuaient la douleur ou la fatigue.

* * *

Oh! Prussiens de nos jours, si vous voulez atteindre les "sommets" de votre doctrine de honte et de mort, ouvrez l'histoire de ce pays au chapitre de la déportation des Acadiens, autrement dit, dans le suave langage du *Free Press*, "l'émigration en masse des Acadiens."

AU SENAT.

Le sénateur David a annoncé qu'il proposera, appuyé par le sénateur McHugh, l'adoption, par le sénat, de la résolution suivante:

Considérant que l'un des objets principaux de l'établissement du Sénat a été la protection des minorités, cette Chambre, sans déroger aux principes de l'autonomie des provinces, se rend cependant compte des malheureuses divisions qui paraissent exister dans la population de la province d'Ontario relativement à la question de l'enseignement bilingue, et croit que l'intérêt du pays tout entier exige que de pareilles questions soient étudiées avec générosité et patriotisme, et réglées de façon à maintenir la paix et l'harmonie entre les divers éléments nationaux et religieux du pays, conformément aux desseins des pères de la Confédération et à l'esprit de notre constitution."

PRIMEUR

Croquis Canadiens.—Lettres Parisiennes.—Chroniques, Voyages et fantaisies, par Ernest Bilodeau.

Sous ce titre paraîtra bientôt, à Québec, un des plus intéressants volumes de l'année littéraire. M. Bilodeau, qui fait partie depuis quelque temps de la rédaction du *Devoir*, est un enfant du terroir canadien, qui a grandi dans les campagnes du Lac Saint-Jean, avant d'habiter en qualité de gérant de banque, la Vallée de la Métapédia. Doué d'un remarquable talent d'observation et d'une plume alerte, facile et toujours sincère, il a intensément aimé et décrit le pays et le peuple canadien-français, surtout celui des campagnes. Et il a écrit, d'abord dans les journaux régionaux du Saguenay, puis dans l'*Action Sociale*, des pages qui attiraient déjà l'attention, au moment où ses chefs lui offrirent un poste important à leur agence de Paris.

L'accomplissement de ses devoirs de banquier n'empêcha pas le jeune écrivain d'envoyer à l'*Action Sociale*, sous la signature de "Un Canadien errant", qui sert aujourd'hui de titre très approprié à son volume, des "Lettres parisiennes" qui firent pendant plus de deux années les délices de leurs lecteurs.

Ce sont ces articles, remplis de la saveur du terroir canadien, et de vivants souvenirs de France que M. Bilodeau vient de réunir en un joli volume, que précède une intéressante lettre-préface de M. l'abbé Thellier de Poncheville, le célèbre prédicateur français, lettre qui est datée typiquement "du marchepied d'un train sanitaire, dans les plaines de la Marne".

L'Action Sociale limitée a donné la plus jolie toilette typographique à ce livre, qui révèle un des talents les plus sincères de notre génération, et dont l'apparition est attendue comme l'événement littéraire le plus intéressant du commencement de l'année.

L'ouvrage, qui est orné de plusieurs gravures hors texte, se compose d'environ 250 pages et se vendra 50 sous dans toutes les librairies, ainsi qu'à l'*Action Sociale*, au *Devoir* et à la librairie de La Bonne Lecture, à Roberval, Québec. On peut souscrire dès maintenant. Prière d'ajouter 5 sous pour le port.

POUR LES ONTARIENS

Saint-Leon a l'honneur.

Ils sont 250,000 dans Ontario qui parlent le français et qui veulent que leurs enfants le sachent et le parlent plus tard. Leur volonté ne variera ni le faiblira et leurs efforts les conduiront au succès. Derrière eux, ils ont la Province de Québec qui veut appuyer de toutes ses forces et de ses ressources leur résistance et leurs revendications. Des voix du Manitoba, dès le début de la campagne en faveur des blessés d'Ontario, ont promis le concours des Canadiens français de notre province.

Ceux-ci par leurs lettres, par leurs offrandes, ont répondu qu'on pouvait compter sur eux. Eux-mêmes en minorité, en butte aux tracasseries de fanatiques, ils ont distingué dans leur participation au mouvement pour les Ontariens, un double devoir: devoir de solidarité envers des Canadiens français injustement persécutés, devoir envers eux-mêmes.

Ici, dans notre province, il est utile, il est nécessaire de ne laisser aucune occasion d'affirmer notre attachement invincible à la langue française, de revendiquer notre droit à le faire enseigner à nos enfants.

L'Acte de la Confédération a été signé par nous parce que des droits égaux à ceux des Anglo-Canadiens nous y sont reconnus, non pas seulement là où nous sommes en majorité, mais dans tout le Canada. Dire que les droits de la langue française finissent là où s'arrête la Province de Québec, ce serait vouloir du même coup nous parquer en un seul endroit du pays, comme si tout le pays n'était pas à nous, aussi bien qu'aux autres habitants, comme si les premiers hommes qui l'explorèrent n'étaient pas nos ancêtres, comme si la première langue qui y répandit le christianisme et la civilisation n'était pas la langue française!

Pour que cette langue ait partout droit de cité, pour qu'elle l'ait ici, aussi bien qu'ailleurs, aidons aux Ontariens, fournissons-leur des ressources indispensables pour faire triompher leur cause, notre caue.
notre cause.

Cercle La Vérendrye
de l'A. C. J. C.
Saint-Boniface, Man.

Dernières souscriptions reçues:
Paroisse Saint-Léon $50.00
M. l'abbé Halde, curé de Dauphin 5.00

Nous citons les belles lettres qui accompagnaient ces généreuses offrandes:

Veuillez trouver ci-inclus $5 pour les Canadiens d'Ontario. Si j'en avais le moyen, j'ajouterais trois zéros et ça ne serait pas trop pour le but qu'on poursuit et qu'on poursuivra longtemps; je suppose. Chaque fois qu'on nous maltraite à cause de notre langue, je fais un acte de contrition parce que 99 fois sur 100 c'est de notre faute. Ce serait peut-être plus juste de dire: ç'a été notre faute.

La paroisse canadienne-française de Saint-Léon de Manitoba, s'est réunie en assemblée dimanche dernier, sur l'initiative prise par la Société locale de Saint-Jean-Baptiste et sur la convocation faite par le R. P. Curé. Dans cette assemblée paroissiale une motion a été proposée par le Président de la Société, et votée à l'unanimité, à l'effet de transmettre aux catholiques français de la Province d'Ontario, au nom de leurs frères d'une des plus anciennes paroisses de la Province de Manitoba, l'expression très ardente de leurs sympathies et de leurs plus chaudes félicitations pour le courage et la magnanimité avec laquell ils défendent les droits irrécusables et imprescriptibles de l'enseignement français dans leurs écoles.

Une collecte a été faite en même temps parmi les paroissiens et envoyée comme preuve de sympathie et à titre d'humble concours pour le soutien d'une cause très sacrée et très chère à tous nos coeurs. Cette collecte a atteint le montant de $50.00.

En nos jours où Français et Anglais fraternisent avec tant de noblesse de sentiments sur le continent européen, où Français et Anglais combattent héroïquement côte à côte sur les mêmes champs de bataille et répandent leur sang pour une même cause de justice et de liberté, puissent les Anglais et Français réunis dans la puissance du Canada fraterniser eux aussi noblement dans le respect des droits et des libertés de chacun, pour le bonheur et prospérité du pays.

Voici la lettre adressée par le groupe paroissial de Saint-Léon aux vaillants représentants de la minorité française d'Ontario:

Aux dignes et vaillants défenseurs de la minorité française dans l'Ontario.

Vous permettrez aux catholiques de langue française du Manitoba, et spécialement à ceux de l'une des paroisses les plus anciennes de cette Province, réunis en assemblée, de vous exprimer leur profonde sympathie et l'admiration avec lesquelles ils suivent vos magnanimes efforts pour conserver à vos enfants la langue que vous parlez.

C'est bien étrange que le gouvernement conservateur ait tenté de déchirer le pacte fondamental qui garantit aux deux anciennes races du Canada l'égalité des deux religions et des deux langues, et se soit lancé, contre ses traditions, dans une lutte insensée contre la langue de la minorité dans les écoles publiques.

Soyez béni de Dieu et des hommes, de n'avoir pas cédé à cette odieuse violation de la Constitution Canadienne! Vous avez soutenu le droit non seulement pour la province d'Ontario, mais pour toutes les autres provinces, en particulier pour notre province de Manitoba, où le parti libéral a autrefois violé le même acte fondamental et où nous ne cessons et ne cesserons de combattre nous aussi jusqu'à l'entière restitution de nos libertés et de nos droits.

Nous avons voulu avec ce vote d'adhésion et de sympathies vous présenter une petite obole. Toute faible qu'elle soit pour la grande cause que vous défendez, elle vous dira du moins notre étroite union d'esprit et de coeur avec vous,

Veuillez agréer nos voeux les plus sincères.

Au nom du Comité paroissial,
Gédéon Boisvert,
Président de la Soc. Saint-Jean-Baptiste,
Azarie Labossière,
Président de la Ligue du Sacré-Coeur et secrétaire de la Soc. Saint-Jean-Baptiste.
Saint-Léon, Man., ce 7 fév. 1915.

Prière d'adresser les souscriptions au Cercle La Vérendrye, Saint-Boniface, Man.

$30,000,000 DE NOUVELLES TAXES DE GUERRE

Liste des impots de guerre dont le ministère fédéral frappe les contribuables canadiens.

Voici les nouvelles taxes de guerre dont le ministère fédéral frappe le contribuable afin de trouver un revenu additionnel de 30 millions pour subvenir partiellement aux dépenses de notre participation à la guerre:

TAXES SPECIALES

1o—Sur la somme totale la plus considérable des billets qu'une banque reconnue par l'Etat met en cours ... ...1% payable trimestriellement.

2o—Sur la somme totale des bénéfices que font dans leurs opérations au Canada les compagnies fiduciaires (trust and loan) la Banque d'Epargne et de Montréal et la Caisse d'Economie de Québec ... ...1% à compter du 1er janvier 1915.

3o—Sur les primes que percevra, à compter du 1er janvier 1915, toute compagnie d'assurances autre que sur la vie ou sur les navires 1%

4o Sur chaque dépêche télégraphique et sur chaque cablogramme expédié du Canada par l'entremise d'une compagnie quelconque 1 sou pourvu que le prix de transmission soit d'au moins 15 sous.

5o—Sur tout billet de chemin de fer d'un point à un autre au Canada ou d'un point du Canada à l'étranger; sur tout billet de voyage par navire à vapeur dans le Canada, ou du Canada aux Etats-Unis, à Terreneuve, aux Antilles Anglaises; sur tout billet de transport mixte dans le Canada ou du Canada aux Etats-Unis ou à Terreneuve ou aux Antilles Anglaises:
si le billet vaut de $1 à $5 ... ...5 sous
si le billet vaut plus que $5 ... ...5 sous
par $5 ou partie de $5

6o.—Sur tout billet pour un lit ou un compartiment dans un wagon dortoir ... ...10 sous

7o—Sur tout billet pour un fauteuil dans un wagon-salon 5 sous

8o—Sur tout billet de voyage en mer, d'un port du Canada à tout autre pays, sauf les Etats-Unis, les Antilles Anglaises et Terreneuve,
$1 pour un billet de plus de $10;
$3 pour tout billet de plus de $30;
$5 pour tout billet de plus de $60.

9o—Sur tout chèque payable à ou par une banque; sur toute lettre de change remise à une banque pour recouvrement en Canada; il faudra que le signataire du chèque ou le bénéficiaire de la lettre de change appose un timbre de guerre de ... ...2 sous

10o—Sur tout chèque ou lettre de change tiré hors du Canada mais payable au Canada, la banque devra apposer un timbre de guerre ie ... ...2 sous recouvrable du bénéficiaire.

11o—Sur tout reçu qu'un client de banque donnera à une banque pour de l'argent que la banque lui remettra en le prenant sur son dépôt à lui, (afin d'éluder la loi en ne donnant pas un chèque) le client devra apposer un timbre de guerre de ... ...2 sous

12o—Sur tout mandat d'argent ou mandat-voyage émis par une compagnie de messageries, la compagnie apposera un timbre de guerre de ... ...2 sous recouvrable de l'acheteur ou du bénéficiaire.

13o—Sur tout mandat-poste émis d'après la loi des postes du Canada, l'acheteur devra apposer un timbre de guerre de ...2 sous

14o—Sur tout bon-poste, un timbre de guerre de ... ...1 sou

15o—Sur toute lettre ou carte-postale, il faudra outre le timbre-poste ordinaire, un timbre de guerre de ... ... 1 sou

16o—Sur tout connaissement ou reçu de marchandise à être expédiée par paquebot ou chemin de fer, il faudra apposer un timbre de 2 sous payable par l'expéditeur ou le consignataire.

17o—Sur toute bouteille ou paquet contenant une médecine brevetée ou du parfum d'un prix de détail de dix sous ou moins, il faudra apposer un timbre de ... ...1 sou

18o—Si la valeur est de plus de 10c, il faudra un timbre 1 sou par 10 sous ou fraction de 10 sous additionnels.

19o—Sur toute bouteille de vin non-mousseux d'une chopine ou moins, il faudra un timbre de ... ...5 sous

20o—Et si la quantité est de plus d'une chopine, il faudra, pour chaque chopine ou fraction de chopine additionnelle, un autre timbre de ... ...5 sous

21o—Sur toute bouteille de champagne ou de vin mousseux d'une chopine ou moins, il faudra apposer un timbre de ...25 sous

22o—et un timbre de ... ...25 sous pour chaque chopine ou fraction de chopine additionnelle.

(Ces impôts additionnels sur les vins de toutes sortes comptent du 12 février 1915 et frappent toutes les marchandises de ces catégories importées ou sorties d'entrepôt à compter de cette date, ou en possession du fabricant ou du producteur ou du marchand de gros ou du marchand de détail à compter de cette date).

L'ensemble de ces taxes devra rapporter 8 millions, à peu près.

HAUSSE DU TARIF

La hausse du tarif proposé par le ministre des finances couvre, à quelques exceptions près, toutes les marchandises et tous les articles importés au Canada ou qui y sont présentement en entrepôt et sur lesquels les droits de douane n'ont pas encore été perçus.

La liste des articles ainsi sur-taxés comprend généralement tous les articles jusqu'ici imposables ou admis en franchise, soit à l'état brut, soit fabriqués ou prêts pour fabrication. Cette hausse du tarif est de 7.5%, de la valeur (ad valorem) de ces articles, d'après les tarifs général et intermédiaire et de 5% quant aux articles importés d'après le tarif préférentiel. Les traités avec la France et les Indes Occidentales empêchent cette augmentation de s'appliquer aux soieries, aux velours, aux rubans, aux broderies et à certains autres articles.

Le ministre croit que le Trésor percevra de 20 à 25 millions additionnels au moyen de ce relèvement du tarif.

ARTICLES EXCEPTES

Le tarif des douanes reste ce qu'il était avant aujourd'hui dans un certain nombre de clauses relatives aux articles ci-après énumérés:

Le poisson de de Terreneuve, les animaux pour fins de reproduction, le cocoa et les produits du chocolat, le thé, le sel pour pêcheries, le blé-d'inde, sauf pour les fins de distillation, le blé, la farine de blé, les biscuits sucrés, les huitres et les poissons et frai de poisson pour fins d'ostréiculture ou de pisciculture, le sucre, le tabac, les vins d'Afrique-Sud, les livres, les journaux, les revues, le papier à journaux, les cloches d'église, l'or et l'argent monnayés ou en lingots, en barres, en plaques ou en feuilles, les machines à composer, les presses à imprimer les journaux, les moissonneuses, les lieuses, les faucheuses, les machines à creuser les fossés, les instruments chirurgiques et dentaires, le matériel pour construction de navires, la ficelle d'engerbage, les filets pour pêcheries, les membres artificiels, les dents artificielles, les objets importés pour les écoles, les hôpitaux et les fins de charité et les effets de ménage.

Ni le thé ni le sucre ne sont frappés de nouveaux impôts.

Les modifications au tarif prennent effet à compter du 12 février. Les taxes de timbres prendront effet sur arrêté ministériel.

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUS LES OBUS

Seul contre huit batteries allemandes.

C'était, raconte M. André Charpentier, devant Montfaucon, fin septembre. Nous devions effectuer un mouvement tournant. Dans le but de détourner l'attention de l'ennemi, le commandant demande un sergent volontaire pour simuler, dans une tranchée, la présence de troupes et attirer sur lui le feu des Boches durant notre opération. Le sergent se présenta.

—Vous allez à une mort certaine, ne lui cacha pas le commandant.

—Je le sais, mon commandant.

—Bien.

Et l'officier, après lui avoir serré la main, l'abandonna dans la tranchée que nous quittâmes à la dérobée. De loin, pendant que s'opérait notre mouvement, nous pûmes suivre les efforts du sergent qui s'ingéniait à laisser croire à l'ennemi que nous ne nous déplacions pas. Il avait disposé quelques képis au faîte des tranchées, et braqué une demi-douzaine de fusils. S'agitant dans la tranchée, il remuait tour à tour les képis et faisait partir les fusils. La tranchée prit même une vie plus active qu'auparavant, tant se démenait notre héros. L'ennemi ne fut pas sans le remarquer. Harcelé, il crut à une attaque imminente de ce côté et se mit à "arroser" la tranchée de ses plus énormes "marmites". Pendant ce temps, nous accomplissons notre mouvement en toute sécurité. L'ennemi, admirablement distrait, concentrait tous ses efforts sur la fameuse tranchée d'où partaient à chaque instant des coups de fusil et où régnait une grande animation; les obus y pleuvaient sans discontinuer. Par miracle, le sergent avait échappé jusqu'ici à la mitraille. Il se prodiguait toujours davantage, inlassable. Il ne lui resta bientôt plus que deux fusils avec lesquels il répondait aux gros obusiers allemands Nous comptâmes près de deux cents obus dirigés sur cette tranchée occupée par un seul homme. Evidemment, la plupart de ces obus s'étaient égayés aux alentours. Mais les Boches repéraient plus exactement de minute en minute. Enfin, nous vîmes un petit nuage noir s'élever du milieu de la tranchée. Cette "marmite" avait dû tomber juste. En effet, la tranchée perdit aussitôt sa vie factice. L'héroïque sergent était tué, après un fantastique combat de près de quarante minutes, seul contre huit batteries prussiennes. Mais, pendant ce temps, nous avions pris nos positions d'attaque, après la parfaite exécution du mouvement tournant. Ce mouvement dangereux n'avait coûté à la compagnie qu'un homme, mais un héros!

"Chules."

Jules est masseur dans un grand établissement hydrothérapique parisien. Il avait comme client, avant la guerre, le directeur d'une importante Compagnie d'assurances cosmopolite.

Ce directeur, Allemand d'origine et à peine naturalisé Américain, a conservé un terrible accent qui lui a causé de notables désagréments depuis le commencement de la guerre.

L'autre jour, Jules eut la surprise de voir arriver le personnage dans un uniforme tout neuf d'officier du génie.

—Chules!... Ma touche égossaise!

Jules considéra d'un air rêveur le col de l'officier imprévu. Il n'y avait pas de numéro.

—Mais à quel régiment appartenez-vous, Monsieur?

Le financier s'embrouilla un peu dans ses explications et finit par faire des aveux, tout en enlevant son bel uniforme pour prendre sa douche.

—Che fais fous exbliguer... Ch'afais tes empêtements à gause te mon orichine... On me recartait te dravers... Alors, pour montrer que che suis un pon batriote, che me suis fait gonstruire un uniforme t'officier.

"Chules" eut beaucoup de peine à expliquer à son baigneur que cet ingénieux stratagème était tout ce qu'il y a de plus dangereux. Mais, lorsqu'il eut compris, le pseudo-officier, pris d'une d'une frousse intense, ne voulut pas remettre son uniforme.

"Chules" eut la bonté de lui prêter ses propres vêtements pour rentrer chez lui.

C'est ainsi que le concierge du financier, ayant eu la surprise de voir sortir son locataire en officier, eut la surprise plus grande de le voir revenir habillé en garçon de bains.

Comment ils traitent leurs morts.

On nous a donné sur la façon dont sont traités par les Allemands les cadavres de leurs soldats des détails macabres, mais véridiques, qui expliquent assez bien les dépêches laconiques de source hollandaise nous montrant des trains de cadavres qui, au lendemain de la bataille de l'Yser, notamment, passaient à travers la Belgique.

Quand leurs défaites sont tellement écrasantes, ce qui est arrivé plus d'une fois, qu'ils ne peuvent enterrer leurs morts sur le champ de bataille dans des tranchées, les Allemands les brûlent par monceaux en les arrosant de pétrole, ou bien les dépouillent de leurs uniformes (qui serviront à d'autres) et les ficèlent quatre par quatre, nus, serrés—il faut bien le dire, quoi que ce soit horrible,—comme des bottes d'asperges. Ils sont, dans cet état, placés debout dans des fourgons. Les trains funèbres traversent les gares, où un service d'ordre rigoureux a été fait, de façon que le public ne puisse pas se douter du contenu de ces tristes convois, et, dans des usines soigneusement gardées, on jette les cadavres par ballots dans les hauts fourneaux où la flamme les dévore.

Annéantissement d'une batterie allemande.

Un des correspondants de guerre du *Soleil du Midi* lui envoie le récit émouvant de l'anéantissement d'une batterie allemande, en Champagne, le 26 novembre. Nous en détachons les passages suivants:

Dès la reprise de la canonnade, un de nos aviateurs recevait l'ordre d'explorer le Mont-Haut. Mais chaque fois que notre avion était en vue, les obusiers se taisaient avec un ensemble parfait. Admirablement dissimulés, ils semblaient d'un repérage impossible. Trois tentatives de nos aéros restaient infructueuses, et, chaque fois, sous le feu d'une auto-mitrailleuse, il leur fallait se retirer, le réservoir crevé ou un hauban coupé par les balles.

Il était midi. Nos fantassins, postés en avant de la Vesles, devaient évacuer une partie de leurs tranchées sur lesquelles pleuvaient les projectiles ennemis Nos batteries restaient inutiles, recevant les coups sans pouvoir les rendre. C'est alors que notre commandant fit appel à deux volontaires, qui, munis d'un téléphone portatif, s'approcheraient des lignes ennemies, trouveraient une cachette quelconque, et, de là, pourraient guider le tir de nos canons. Tous les hommes s'offrent. On choisit deux maréchaux des logis.

Ils partent. Ils se glissent derrière les haies, au fond des chemins creux. Les obus ennemis sifflent au-dessus de leurs têtes, viennent labourer le sol à leurs côtés. Au sifflement du projectile, ils s'aplatissent à terre, laissent passer, se relèvent, repartent. Le but des deux braves est une ferme abandonnée d'où l'on doit pouvoir découvrir les obusiers ennemis. Une demi-heure passe, une heure.

Là-bas, sur la Vesles, les batteries françaises attendent. Enfin, une voix se fait entendre au bout du fil. Ce sont eux.

—Nous sommes arrivés. Nous sommes en face des Boches. Pointez 1,500 mètres au nord de la ferme, sur le petit bois marqué sur la carte.

Et le commandant d'artillerie suit sur la carte les indications, trouve le petit bois, fait pointer. Nos canons grondent.

—Trop court, mon commandant, 100 mètres plus loin.

On retire. Cette fois, c'est trop à droite. Enfin, ça y est. Là-bas, la voix se fait entendre, joyeuse.

—En plein. Un obusier est démonté. Vous pouvez aller.

Et, sur la Vesles, les pièces françaises tonnent sur toute la ligne. Nos projectiles tombent juste. Dans le téléphone, la voix gouaille, maintenant.

—Qu'est-ce qu'ils prennent, les Boches, pour leur rhume!... Nous les voyons distinctement avec nos lorgnettes... Votre dernier obus a tué dix hommes... Si nous sommes bien, mon commandant? Mais très bien... Nous sommes cachés dans le grenier de la ferme... Un poste d'observation admirable... La lucarne donne juste sur la position prussienne...

Dix minutes encore, nos batteries crachent la mitraille. Soudain, à nouveau la voix:

—Cessez le feu, mon commandant. Ils ont changé de place. Ils quittent le bois. Ils se défilent sur la route, maintenant. Ils viennent vers la ferme... Quelle ferme? Mais la nôtre, parbleu... Ils viennent vers nous... Nous sauver?... Vous nous dites de nous sauver, mon commandant?... Mais qui vous donnera le repérage, alors?... Non, non, nous restons... D'ailleurs, nous sommes dans le grenier: ils ne nous verront peut-être pas... Attendez une minute avant de reprendre.. Ils mettent en batterie à 30 mètres de nous... Je vous dirai quand ils seront bien installés... Alors on pourra y aller carrément!... Partir?... Oh! mon commandant, c'est trop tard... Les Boches sont dans la cour... Nous? Mais ça ne fait rien... Ils sont en place... Allez, vous pouvez tirer... Tirez sur nous, mon commandant... Mais tirez donc!

Et de la Vesles, alors, nos canons pointés juste tonnent soudain. Les lourds projectiles tombent en plein sur la ferme, crèvent les toits, les murs, démontent les pièces allemandes, font sauter les caissons, éventrent les chevaux, tuent les hommes. C'est l'affaire de quelques minutes. Il ne reste rien que des pierres écroulées, de la ferraille tordue, des cadavres. La batterie ennemie est détruite.

La ruse du bedeau.

Depuis deux jours, les Allemands occupaient le village de X... dans l'Aisne et exerçaient sur le curé et son bedeau une surveillance de tous les instants.

Or, un soir, ils aperçurent une lumière à la fenêtre de la sacristie. Ils s'y précipitèrent et mirent la main au collet du bedeau, qui fut inculpé d'espionnage.

—Que faisiez-vous?

—Ca ne vous regarde point.

On ne put lui arracher d'autres paroles. Pour rien au monde il n'aurait avoué devant sa femme, qui assistait à l'interrogatoire, dans son fauteuil—car elle était percluе de douleurs,—qu'il était allé donner l'accolade à une bouteille d'eau-de-vie de cidre soigneusement rangée sur une vieille poutre.

—Vous serez fusillé, dirent les Boches.

La pauvre femme du bedeau tenta de défendre son mari, mais en vain. Elle alla même jusqu'à lever sur un Boche son bâton d'infirme, puis tout rentra dans le silence. On mit à la porte de la maison une sentinelle baïonnette au canon. Comme c'était la seule issue...

Le bedeau demeurait pensif. Une idée occupait son esprit. Tout à coup, il s'approcha de sa femme, lui dit quelques mots à l'oreille et s'en alla fouiller dans l'armoire. Il coiffa un bonnet, mit une camisole et un jupon, prit une cane, et geignant, toussant, pleurant, se dirigea, appuyé sur son bâton, à petits pas, vers l'église, sans être arrêté par la sentinelle qui l'avait pris pour sa femme.

Quelques heures après, on vint chercher le prisonnier pour le conduire à la Kommandatur, et on ne trouva dans la maisonnette que la pauvre octogénaire assise dans sa cuisine et disant son chapelet.

—Et votre mari?

—Je ne sais pas où il est.

On fouilla partout, l'église, le presbytère, les maisons voisines, on ne trouva rien. Le lendemain on brûla le petit rez-de-chaussée et on fusilla la sentinelle.

Trois jours passèrent, les dragons français mirent en fuite les Boches qui abandonnaient X... Au moment de l'arrivée des nôtres, le bedeau apparut sur les marches de l'église. Il agitait son bonnet et chantait la *Marseillaise*.

"C'est là qu'on voit les moqueurs de religion et les insulteurs de prêtres."

Un jeune soldat de la Hague, diocèse de Coutances, écrivait à son curé à la date du 1er novembre la lettre suivante:

X., le 1er novembre 1914.

Monsieur le Curé,

Je profite que ce soit aujourd'hui jour férié pour vous écrire. Ce jour me rappelle beaucoup de choses et mes pensées s'en vont plutôt vers le clocher de notre chère paroisse. Ah! que je voudrais être aujourd'hui avec vous, avec les amis. Là, on pourrait prier tous ensemble pour nos défunts, pour les braves morts au champ d'honneur. Mais puisque la destinée m'empêche, mes prières s'associeront tout de même aux vôtres. *Tout à l'heure, c'est là qu'on voit les moqueurs de religion et les insulteurs de prêtres. En ce jour sacré, ce sont les premiers à penser à Dieu, car ils ont peur de la mort. Ils ne savent pas si ce soir ou de demain ils seront du rang des vivants.* S'ils étaient comme moi, ils ne seraient pas ainsi, car si je tombe, j'ai le conscience d'avoir toujours fait mon devoir.

Mon cher frère a eu le malheur d'être blessé, j'en ai été peiné, mais à la guerre il faut s'attendre à tout: ce sera peut-être bientôt mon tour.

J'espère que vous voyez papa et maman, consolez-les le plus que vous pourrez; beaucoup de parents ne peuvent pas avoir le coeur gai. Ma bonne mère a été au bienheureux Thomas prier pour mon frère et moi. Puissent ses voeux être exaucés, ce sera notre bonheur à tous.

Je finis, car malgré que ce jour soit sacré, nous, il faut qu'on travaille, mais notre consolation c'est que c'est pour l'honneur de la France. Jusqu'à cette heure j'ai été toujours bien portant et j'espère finir cette douloureuse campagne en bonne santé. A vous, Monsieur le Curé, je vous souhaite toujours bon courage et bonne santé dans la mission que Dieu vous a donnée à remplir.

Photo by American Press Association.

Ce qu'un 420 allemand a fait d'un fort belge.

Département des patrons



Les costumes d'enfants ne se doivent plus crisper comme c'était la mode mais doivent tomber en plis doux et nécessairement être faits de tissus souples. Ce genre de blouse est très joli mais ce n'est pas toutes les femmes qui le peuvent faire. De jolis "shirrings", tels qu'on en voit dans la vignette ci-dessus, sont un excellent substitut pour l'autre. Ils se trouvent sur le devant et l'arrière au cou et le devant à la ceinture. Des rubans partent de ceux de la ceinture et s'en vont dans le dos.

On emploie de la mousseline à dessins, blanche ou bleue, avec ceinture en ruban bleu. Il y a trois façons de finir les manches: avec petite fraise, manche à bande, manche à poignet. Le patron No 7,025 comprend les grandeurs de 2, 4 et 6 ans. Prix, dix sous.



C'est avec soulagement qu'on a appris la continuation de la mode du col ouvert. Dès que parut la mode du col ouvert et montant, l'on crut que tous les autres genres disparaîtraient. Mais les maîtres de la mode continuent à montrer les femmes s'en tenant à l'ancienne mode. C'est maintenant une question de goût personnel que de décider si oui ou non le cou sera caché.

La blouse ici dessinée montre les deux choses possibles. Les manches peuvent être longues ou courtes. On peut employer de la soie ou autres tissus lavables. On peut obtenir un joli modèle en n'ornant que les manches et le collet. Le patron No 7,017 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix, dix sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

EXCELLENTE SITUATION FINANCIERE DE LA BANQUE ROYALE

La balance d'argent en main atteint le record de 17.93% et l'actif réalisable s'élève à 46.16% des obligations au public. La banque diminue d'un demi million l'estimé des placements. Résultat surprenant dans les conditions exceptionnelles de la finance.

Les résultats obtenus par la Royal Bank of Canada, tels que démontrés d'une manière frappante dans son rapport annuel de l'année fiscale se terminant le 30 novembre 1914, établissent le so[illegible] pris par les grandes banques du Canada, cette année, pour se maintenir dans la meilleure des situations et se mettre ainsi en état de faire face à toute complication pouvant survenir dans ce pays.

Une étude soignée de l'état général de l'actif et du passif semble indiquer que la direction a consacré tout son effort à rendre la banque forte et au point de vue de la réserve en argent et au point de vue de l'actif immédiatement réalisable, une telle politique se recommandant par les conditions nouvelles nées en Canada de la déclaration de la guerre en Europe. Afin de maintenir une pareille position, il fallait dans une certaine mesure ignorer certaines occasions de faire des profits; mais, au point de vue résultats, ce bilan, dans son ensemble, est peut-être le plus fort que la Royal Bank ait jamais donné: à l'heure actuelle, cela devrait satisfaire les actionnaires tout comme il rassure en général le public. Dans les conditions actuelles, il permet à la Banque de jouer un rôle de première importance dans l'aide au Canada en cette situation sans précédent.

RECORD D'ARGENT EN CAISSE.

La partie du bilan général la plus importante est peut-être celle qui montre la réserve en argent et l'actif réalisable. A la fin de l'année fiscale, la réserve en argent atteignait le haut total de $27,683,855.00, ce qui équivaut au beau pourcentage de 17.93% des obligations au public. Comparé au chiffre de l'an dernier, $21,466,209.00, 13.83%, cela donne un accroissement de plus de $6,000,000. Y compris l'argent en main, l'actif réalisable atteint le chiffre de $71,244,677.00, ce qui équivaut à 46.16% des obligations au public. Les principaux items de ce département comprennent des billets d'autres banques, $2,525,205; des chèques sur d'autres banques, $5,752,485; des balances dues par des banques et des banques correspondantes ailleurs qu'au Canada, $3,144,502; garanties du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial ne dépassant pas la valeur du marché, $1,158,568; garanties des municipalités canadiennes, garanties anglaises étrangères et publiques coloniales, autres que canadiennes, $2,185,062; obligations de chemins de fer et autres, débentures, actions, n'excédant pas le prix du marché, $13,557,741; prêts appelables en Canada, $8,574,058; prêts appelables et de courte durée ailleurs qu'en Canada, $6,080,847.

INDICES DE CONTRACTION DANS LE COMMERCE

Avec le ralentissement général des affaires dans le pays, il y a eu naturellement une légère contraction dans les prêts courants, ceux-ci se montant à $84,585,972, contre $86,989,390 à la fin de la précédente année fiscale, les autres prêts courants et escomptes ailleurs qu'en Canada se montant à $15,002,488 contre $15,551,594.

PROGRES DURANT L'ANNEE

Même durant les conditions sans précédent qui ont régné, les progrès de la banque tels qu'indiqués par l'accroissement des dépôts ont été des plus satisfaisants. Les dépôts ne portant pas intérêt se chiffraient à la fin de l'année à $31,224,129, contre $36,276,871 à la fin de l'année précédente, tandis que les dépôts portant intérêt atteignaient le haut total, et nouveau, de $104,827,078, comparé avec $101,900,790. Les dépôts s'élevaient en tout à $136,051,208 contre $138,177,622, soit une diminution d'à peu près $2,000,000. On doit se rappeler cependant que la Banque durant l'année a repayé le dépôt de l'Alberta and Great Waterways Co., s'élevant à $7,000,000; en tenant compte de cela, il y a une augmentation de $5,000,000 dans les dépôts ordinaires de l'année.

IMPORTANTES SUPPRESSIONS.

La balance des profits et pertes démontre que, par suite des circonstances exceptionnelles, la direction a cru préférable de suivre une ligne de conduite très conservatrice. Dans son estimé des placements, elle a fait cette année une retenue spéciale en cette matière de $500,000.

Les profits de l'année se chiffraient à $1,886,142, équivalent à 16.30% du capital payé. Comme la balance des profits et pertes de l'année fiscale précédente s'élevait à $1,015,119, le total pouvant être distribué, en y ajoutant les profits, était de $2,901,262. Les dividendes comptèrent pour $1,387,200, $100,000 furent transportés au fonds de pension des officiers, $250,000 biffés du compte des propriétés de la banque, $50,000 allèrent au Fonds Patriotique, $500,000 furent alloués pour la dépréciation des placements. Cela laissait à la fin de l'année une balance aux "profits et pertes" de $614,062.

Jamais peut-être auparavant n'a-t-on porté une pareille attention au bilan des principales banques; en un tel cas, il est très agréable que la Royal Bank prouve si éloquemment la solidité de la situation financière du Canada.

Les bilans des deux dernières années se comparent comme suit:

PASSIF.

Au public:—	1914	1913
Circulation	$13,505,255	$ 13,176,634
Dépôts à demande	31,224,129	36,276,871
Epargne	104,827,078	101,900,790
Dû aux autres banques	2,536,701	2,055,136
Billets payables	744,389	990,899
Acceptances	1,481,717	361,106
Total oblig. pub.	$154,319,272	$154,761,410
Aux actionnaires:—		
Capital payé	$ 11,560,000	$ 11,560,000
Réserve	12,560,000	12,560,000
Balance précédente	614,062	1,015,119
Divds. inc. et payé	350,719	350,226
	$179,404,054	$180,246,785

ACTIF.

	1914	1913
Argent liquide	$ 12,995,483	$ 7,802,067
Billets du Dominion	12,688,371	11,664,142
	$ 25,683,855	$ 19,466,209
Réserve d'or cent	$ 2,000,000	$ 2,000,000
Billets et chèques		
Gouvt. Dépôt	578,000	578,000
Autres banques	8,277,691	9,143,127
Dû par d'autres banques	3,148,854	3,604,612
Gouvt. garanties	1,158,568	1,127,312
Garanties municipales, etc.	2,185,062	2,081,533
Débentures, etc.	13,557,741	14,565,306
Prêts appellables en Canada	8,574,058	9,002,193
Prêts appell. en dehors du Canada	6,080,847	10,817,496
Actif réalisable	$ 71,244,678	$ 72,385,791
Prêts courants au Canada	$ 84,585,973	$ 86,989,390
Prêts courants hors le Canada	15,002,488	15,551,594
Dettes passées dues	568,498	175,673
	$171,401,337	$175,102,450
Immeubles	$ 600,000	....
Propriétés de la Banque	5,861,180	4,783,228
Autres actifs	1,541,536	361,106
Actif total	$179,404,054	$180,246,785

VISIONS DE FRANCE

(La *Croix*, Paris)

Ce fut le 6 septembre que commença notre volte-face contre l'armée de von Kluck et du kronprinz, ce fut le début de cette célèbre bataille de la Marne où Joffre fit voir aux Prussiens ce qu'il était et ce qu'il pouvait faire...

Le matin de ce jour, il faisait un temps magnifique. Le soleil radieux nous permettait d'apercevoir, très au loin, les crêtes boisées où se dissimulaient les avant-gardes prussiennes. Les obus ennemis tombaient à 2 kilomètres du grand champ où nous avions passé la nuit: nos pièces de 75 leur répondaient avec une rapidité de coups et une telle précision de tir, qu'au bout d'une demidouzaine d'heures les bois au lointain cessèrent de répondre.

Ce jour était un dimanche, et nous eûmes, ce jour-là, le bonheur d'assister, pour la première fois, à la messe en plein air, célébrée par notre aumônier. Les officiers et les soldats des brancardiers et des ambulances y assistèrent en foule et avec une foi profonde qui me fit impression. Nous sommes 21 prêtres à la section et la majorité d'entre eux sont du diocèse de Bayeux.

VOEU A SOEUR THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Or, ce matin-là, la même pensée nous vint de faire un voeu à la petite Soeur Thérèse si elle nous obtenait la faveur anxieusement espérée d'aller nous-mêmes, en ce premier jour d'offensive, recueillir des blessés et des prisonniers sur ce champ de bataille; ce qui, pour nous, équivalait à ceci: "Obtenez-nous d'être victorieux dès aujourd'hui et d'avancer vers l'ennemi à une distance telle que le champ de bataille tout entier soit à nous ce soir." Une telle prière après trois semaines de recul, était chose vraiment osée de notre part, et cependant nous fûmes exaucés au delà même de nos espérances. Nous avons avancé de 5 kilomètres: à la nuit tombante, et dès que les obus prussiens eurent cessé de pleuvoir sur le terrain de combat, nous nous avançâmes, avec nos brancards et nos petites voitures; le coeur battait bien fort dans ma poitrine, dans l'attente de ce spectacle inconnu pour moi jusqu'alors: "travailler sur le champ de bataille".

LA RELEVE DES BLESSES

J'avais depuis longtemps le désir très vif de voir des Boches, c'est l'universel surnom des Allemands dans l'armée française; je vous assure que, ce soir-là, mon voeu a été exaucé. J'en ai vu des Allemands, des centaines et des centaines, des morts, des blessés et ceux que les majors nomment les "ahuris", c'est-à-dire ceux que les obus effroyables n'ont pas blessés, mais que le fracas de l'explosion a rendus comme fous, insensibles, réduits à l'état de choses inertes et inconscientes.

Nous étions arrivés à la lisière du taillis vers 9 heures du soir, et il faisait un clair de lune splendide. Bien avant d'arriver à ces endroits de carnage où nos canons et nos baïonnettes avaient fait la sinistre besogne, nous entendions les cris d'angoisse et d'agonie, les appels de secours, les sanglots effrayants des blessés qui couvraient une immense plaine devant l'orée du bois haché par nos obus. Et tous ces appels, en une langue inconnue, sous le ciel si pur et si lumineux, ces cadavres que l'on heurtait en marchant à l'ombre des grands arbres, tout cela me remplissait progressivement de sensations et de pensées où dominait, je crois, l'épouvante d'abord, puis un peu plus tard, une pitié de toute l'âme pour tous ces pauvres martyrs du devoir, déchiquetés, troués, pantelants, dont les plaies affreuses répandaient le sang à flots.

Mon premier Prussien, car il n'y avait que des Prussiens, était un lieutenant de réserve du régiment de la reine, un colosse magnifique, qui parlait le français comme vous et moi; je le questionnais tout en lui faisant un pansement sommaire et il m'avoua qu'il était un gros industriel de Nantes, établi en France depuis une douzaine d'années. Je lui demandais quelques renseignements sur la bataille de la journée, et lui ayant appris que j'étais prêtre catholique, je le confessai au bord du fossé.

Un obus avait explosé à ses côtés; un éclat lui avait coupé le bras droit et enlevé presque complètement le côté droit de la poitrine: un autre éclat d'obus lui avait brisé la cuisse et plusieurs balles l'avaient blessé aux jambes. Comme j'étais un peu éloigné des camarades, j'ai crié à l'aide, et c'est M. T... (prêtre du diocèse de Bayeux), qui, avec un brancard, m'aida à transporter jusqu'à l'ambulance ce pauvre homme tout déchiqueté. Je retournai près du bois, car j'avais entendu sangloter dans un fossé, près de l'endroit où j'avais recueilli mon premier Allemand. Je dus pénétrer sous bois, et, tout à coup, dans un petit coin où se trouvait tout un massif de jeunes trembles, je reculai d'épouvante. Devant moi, pressés les uns contre les autres, plusieurs Prussiens étaient là debout, le fusil à la main, immobiles dans la demi-obscurité du sous-bois. Que faire? Je m'avance doucement en demandant: "Camarade, Croix-Rouge: y a-t-il camarades blessés!" On peut toujours se risquer à parler français sur un champ de bataille, car beaucoup d'Allemands savent le français et presque tous connaissent au moins les phrases nécessaires pour se faire soigner par les infirmiers français. J'attendis donc la réponse: rien! Je m'avance encore et je m'aperçois que tous ces Prussiens étaient morts, debout dans le taillis épais où ils avaient été surpris par la mitraille. Je fis un signe de croix sur le front de chacun d'eux et leur donnai l'absolution sous condition; puis je me dirigeai vers l'endroit où j'avais entendu des sanglots.

Ah! quels souvenirs navrants je rapporterai de la guerre! Je trouve, couché dans le fossé, un soldat qui pleurait sans rien dire, la tête cachée dans ses mains. Je l'approche et je le touche à l'épaule en lui disant: "Camarade." Il se relève un peu et crie: "Ah! ma pauvre maman, où êtes-vous?" C'était un enfant de 18 ans, et lui aussi avait été atteint par des éclats d'obus. Je lui enlevai son casque à pointe, ou plutôt sans pointe, car un éclat lui avait déchiré son casque et enlevé tout le cuir chevelu du sommet de la tête: il avait également une épaule brisée et la chair avait été enlevée. Il avait, de plus, un coup de baïonnette à la cuisse. Quel martyre! Il avait roulé son chapelet au poignet, ce qui me fit savoir qu'il était catholique: alors, comme j'étais penché vers lui pour couper son pantalon et panser sa cuisse, il me passa son bras autour du cou et m'embrassa, puis il me dit: "Vous me protégerez, n'est-ce pas, pour qu'on ne me tue pas!" Pauvre enfant! lui aussi était persuadé que les Français sont des sauvages qui achèvent leurs ennemis après la bataille. Je le rassurai à ce sujet, je lui donnai un coup de vin dans mon quart, le morceau de pain qui me restait et une tablette de chocolat. Il mourait de faim. Après quoi, avec des précautions infinies, je m'assis commodément sur mon bras droit, après avoir placé sur ma tête un coussin fait d'une poche à avoine qui ne me quitte jamais: il appuya sur cette poche sa pauvre tête sanglante et, à petits pas, tout doucement, je le portai ainsi aux voitures d'ambulance. Il mourut dans cette voiture, le soir, après avoir reçu l'absolution.

Je n'ai pas retrouvé depuis lors un seul Prussien sachant le français. Nous avons cependant relevé des ennemis blessés pendant toute la nuit et, à l'aurore, il fallut déguerpir, car les obus recommençaient à pleuvoir sur le champ de bataille de la veille.

Nous avons, depuis ce temps-là, fait de nombreuses excursions sur les champs de bataille, et les mêmes scènes se sont déroulées sous mes yeux; plusieurs de mes camarades se sont, à la longue, habitués à ce navrant spectacle; je ne puis, pour ma part, surmonter ces impressions que je ressentis au premier jour de mon ministère de brancardier. Le sang, les plaies béantes et les cris des pauvres blessés sont pour moi un véritable martyre, et quand j'ai vu entrer à l'ambulance le dernier blessé, c'est comme un soulagement pour moi. Je suis pas si énergique que je me l'étais figuré; je serais un médiocre médecin et un détestable chirurgien.

"J'ai pris mon chapelet et n'ai cessé de le dire."

Lettre de soldat à M. le curé de Damprichard, diocèse de Besançon:

Voilà un mois que je suis dans la Meuse, nous n'avons encore couché que deux fois dans une grange. Le reste du temps nous avons été dans les bois... Je nai jamais été si exposé qu'hier. Je ne croyais guère en revenir. Il y avait ordre d'attaquer et de prendre une tranchée aux Boches. Ma compagnie est toujours pour marcher la première et on devait charger à la baïonnette. Dès la pointe du jour on partit pour attaquer l'emplacement. Quand nous sommes arrivés à 80 mètres des tranchées ennemies, le lieutenant commande: "En avant!" Mais les Boches nous tiraient tellement dessus qu'au fur et à mesure que nous avancions nos hommes tombaient. Ma section était la première. Quand on eut fait 60 mètres—j'étais avec l'adjudant qui commandait,—on s'arrêta et on se coucha pour attendre les autres. L'adjudant se détourna pour voir si les autres venaient; je fis de même. Nous n'étions plus que quatre de ma section. Au même moment, l'adjudant est tué d'une balle dans le ventre. Des deux autres, l'un était tué, l'autre blessé. J'étais à 20 mètres des Allemands. Voyant un petit trou, à 5 ou 6 mètres, je m'y traînai, et là je me fis une petite tranchée. Les autres, restés en arrière, étaient retournés dans leurs tranchées. Je suis resté toute la journée dans mon trou que j'agrandissais avec mon couteau. Quand la nuit fut tombée, je me suis traîné sur le ventre; mes camarades me croyaient perdu. Quand je fus à trois mètres de leur tranchée, je sautais dedans et tous vinrent me serrer la main. J'avais trouvé la journée aussi longue que sept jours. *J'ai pris mon chapelet et je n'ai cessé de le dire.* Ce sont vos prières qui m'ont sauvé. *Avant de pousser à la charge, j'avais fait un acte de contrition de tout mon coeur.* Je ne suis plus caporal, mais sergent. Mon lieutenant m'a dit que j'avais bien gagné ces galons.

Le même soldat écrivait encore récemment:

Je vous dirai, Monsieur le Curée, que *je suis prêt.* J'ai encore ma médaille du scapulaire qui m'a été donnée à la retraite de départ et ma médaille du Sacré Coeur: *avec cela on sent qu'on n'est pas seul pour marcher, et on a la force et le courage de tout souffrir.*

Les quatre boches et leur saucisson.

Il y a quelques semaines, sur le front devant Nancy, vers la Seille, un groupe d'officiers, dont les troupes se reposaient pendant vingt-quatre heures, allait faire une promenade à cheval du côté des avant-postes. Comme ils arrivaient à un de ces derniers, l'officier qui les comandait dit aux nouveaux venus:

—Quel dommage que vous ne soyez pas venus hier à la même heure! vous vous seriez fait une pinte de bon sang, je vous assure. Je ne crois pas avoir jamais vu pareil spectacle ni jamais avoir tant ri.

—Que vous est-il arrivé? Contez-nous cela.

—Un saucisson boche, mes amis.

—Un saucisson? Et c'est cela qui vous a fait l'effet d'un spectacle extraordinaire! Est-ce que le séjour prolongé dans les tranchées aurait touché votre cerveau?

—Non, soyez sans inquiétude pour ma santé mentale; son état est aussi parfait que ma santé physique. Mais mon saucisson boche était d'une nature qui justifie entièrement ma gaieté.

—Eh bien! dépêchez-vous à nous raconter, vous nous faites languir.

—Voici les faits: hier, vers cette heure de la journée, nous voyons surgir au loin une escouade de quatre hommes. Avec ma jumelle, je la repère, et je constate immédiatement que les quatre compagnons sont quatre Boches portant un fardeau sur leurs épaules. Je fais prendre les précautions d'usage, tout en laissant approcher les bonshommes auxquels je ne voyais pas d'armes et dont l'allure paraissait toute pacifique. Ils allaient d'un pas régulier, mais pressé, s'avançant avec hâte de notre côté. Je leur fis tout de même crier halte. Alors ils s'arrêtèrent, mais l'un d'eux s'empressa de déployer un mouchoir blanc qu'il agita de manière expressive. Comme il faut toujours se méfier avec ces animaux-là, je ne les admis à avancer que visés par nos fusils prêts à tirer. Plus ils approchaient, plus leur fardeau m'intriguait; c'était long, c'était raide, on aurait dit un tronc d'arbre. De plus près, je crus distinguer un uniforme. Qu'est-ce que ça pouvait bien être? Enfin mes quatre pandours sont là devant la tranchée, et délicatement ils déposent à terre, bien ficelé, depuis les pieds jusqu'à la tête, devinez qui?... Leur capitaine!

—Non: pas de blague!

—Comme je vous le dis. Leur capitaine entortillé à la façon d'un saucisson et dont les yeux roulaient des prunelles furibardes.

Les autres s'en fichaient pas mal et avaient l'air tout heureux de la bonne farce qu'ils lui avaient jouée. Je me retenais à quatre pour ne pas éclater de rire au nez de mon saucisson boche. Je le fis délier et emmener à l'écart. Puis j'interrogeai les déserteurs. Ils me racontèrent alors qu'ils en avaient assez et qu'ils avaient décidé ensemble de passer de notre côté pour se mettre à l'abri des dangers. Mais comme ils commençaient à exécuter leur projet, le capitaine les avait surpris. Ne voulant pas être fusillés, ne voulant pas non plus le tuer, ils avaient préféré s'en rendre maîtres de la façon que je voyais. Ca n'avait pas été tout seul; le supérieur résistait; mais les quatre gaillards (quatre contre un, c'est leur méthode) en étaient venus à bout. Et, pendant qu'ils l'emportaient, comme l'autre à certains moments gigotait sur leurs épaules ou poussait des cris, pour lui apprendre ses nouveaux devoirs, les bons Boches, d'un coup d'épaule simultané, le déposaient de toute leur hauteur sur le sol. Après avoir subi quatre fois ce traitement, le capitaine-saucisson avait jugé prudent de ne plus récalcitrer. Le colis m'était arrivé intact avec les porteurs.

C'est le capitaine qui servit la messe.

Un prêtre ardéchois est infirmier dans un fort, là-bas, sur les bords de la Méditerranée. Le détachement, composé jusqu'ici d'artilleurs, vient d'être remplacé par des matelots. Ce sont de braves gens et d'excellents catholiques. A leur tête, un capitaine, nouvellement arrivé aussi. Le chef est digne de ses hommes. Voici un petit fait qui le prouve. Nous l'empruntons à une lettre de ce prêtre-soldat:

S'étant informé de l'heure de la messe, l'officier a réuni, ce matin, dimanche 22 novembre, tout son groupe, pour la lui communiquer et lui dire que chacun était libre d'y assister.

L'heure arrivée, je vais au-devant du capitaine pour le prier de prendre la première place: "*Pardon, Monsieur l'abbé, j'assisterai à la sainte messe au milieu de mes hommes; devant le bon Dieu, il n'y a pas de grade.*"

Mon servant de messe habituel manquant, je fais appel à un brave matelot savoyard, confessé il y a huit jours. Le capitaine répond: "*Mais, pas la peine, Monsieur le Curé, je la servirai moi-même, je sais le faire.*"

Confus, j'accepte. Mais le mouvement avait accompagné les paroles. Le capitaine était déjà à genoux, il avait saisi la clochette, etc.

Une messe superbe dont je me souviendrai.

EN VOYAGE

Mme Veuve Ulric Lafrenière est partie samedi le 13 pour Toronto et Montréal.



LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M., lundi, le 1er mars 1915, des soumissions pour la fourniture de la meilleure qualité de charbon à vapeur, en quantités et aux endroits mentionnés sur les formules de soumission, lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour charbon pour les dragues du ministère, Manitoba."

On peut se procurer des devis et des formules de soumission combinés au ministère des Travaux publics, à Ottawa, au bureau de M. John Sweeney, ingénieur de district, Winnipeg, Man.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées, fournies, signées de la main des concurrents.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 1er février 1915.

N.B.—Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.—72988.



LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M., lundi, le 1er mars 1915, des soumissions séparées pour la fourniture de "balais et brosses", "chaînes", "quincaillerie", "boyaux", "huiles et graisses", "garnitures d'étoupage (packing)", "peinture, huile à peinture, etc.", "cordes de Manille", "cordes métalliques", "tuyaux à vapeur, valves et garnitures de tuyaux à vapeur", requis pour les dragues du ministère, dans le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta.

Chaque soumission devra être envoyée dans une enveloppe séparée cachetée, adressée au soussigné, et portant, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour quincaillerie, Manitoba, Saskatchewan et Alberta", "Soumission pour chaînes, Manitoba, Saskatchewan et Alberta", etc., etc., suivant les articles demandés.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère, conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

On peut se procurer des devis et formules de soumission combinés au ministère des Travaux publics, à Ottawa, au bureau de M. John Sweeney, ingénieur de district, 504 édifice Ashdown, Winnipeg, Man.

Un chèque pour le montant mentionné dans la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 1er février 1915.
—72367.

Chronique de la Guerre

Extrait d'une lettre de M. le chanoine Grandin, aumônier au 4e corps, à Mgr l'évêque du Mans:

Monseigneur,

Ce que vous désirez surtout savoir, c'est ce que font vos prêtres au milieu des soldats: ils font, en général, de la bien bonne besogne.

Les faits parleront d'eux-mêmes. Notre travail à nous se fait surtout la nuit. Le jour, nous marchons, et la nuit nous travaillons.

Je me vois encore sur un champ de bataille, quelques instants après l'action, à 1 heure du matin, criant au milieu d'une plaine immense: "Y a-t-il des blessés par là?" Oh! ces cris, ces appels qu'on entend alors! Le premier blessé que je trouve est un fantassin qui a une épaule et les deux pieds brisés; il est au pied d'une meule de paille. Je dépêche le brigadier qui m'accompagne à la recherche de deux brancardiers et d'une voiture roulante. Nous sommes seuls mon blessé et moi; je lui parle du bon Dieu, et tout de suite je le confesse. Oh! cette confession dans cette nuit profonde, éclairée pourtant quelque peu par la lueur d'un immense incendie allumé dans le village voisin par les Allemands dont on entend les cris, quel souvenir j'en garde!

Le second blessé que j'ai secouru ne m'a pas fait pleurer comme le premier, il m'a plutôt fait rire. Il avait répondu faiblement à un premier appel, et je ne me rendais pas compte d'où partait la voix. J'avais insisté plusieurs fois sans rien obtenir; enfin, j'entends un *par ici* très timide, mais qui me fixe. Je vais, et je vois un petit soldat que je sens très ému: "Pourquoi ne répondais-tu pas plus haut à mes appels?"—Je croyais que c'étaient des Boches qui voulaient me jouer un sale tour." Il était blessé à la jambe, et assez facilement je l'emmène au poste de secours. Notre travail se termina à 6 heures du matin. Une fois nos malades chargés dans les voitures, je commence à distribuer chocolat et tabac, après avoir toutefois consulté les majors; puis nous les emmenons dans une ambulance où tous les soins possibles leur sont donnés.

Le surlendemain de cette fameuse nuit, nous partons à 7 heures du soir; nous arrivons vers 11 heures sur la ligne du feu: tout est calme. J'entre dans une pauvre ferme où l'on vient d'amener quelques blessés. Je trouve étendu sur la terre un zouave qui est mort; près de lui, assis sur une chaise, repose un autre zouave, mais il ne connaît pas un mot de français, et, d'ailleurs, il n'est pas sérieusement atteint. Tout près d'eux, un troisième zouave est couché sur le ventre, la tête cachée entre ses bras; je vais à lui: "Es-tu bien malade, mon enfant?—Je vais mourir.—As-tu vu l'aumônier?—Non, et je voudrais tant le voir!—Je suis aumônier, moi, et je viens à toi." Il essaye alors de relever la tête pour me regarder. "Confessez-moi bien vite, préparez-moi à mourir, c'est bientôt fini." Après l'avoir confessé et lui avoir donné l'extrême-Onction, je lui dis: "As-tu encore ta famille?—Oui, j'ai papa, maman, sept frères et deux soeurs.—Serais-tu content que je leur envoie de tes nouvelles?—Oh! oui, écrivez-leur bien vite.—Et que veux-tu que je leur dise?—Eh bien! vous leur direz que je leur demande pardon du fond du coeur des peines que j'ai pu leur faire." Il s'arrête un moment et ajoute: "Dites-leur aussi que je suis content de mourir puisque je meurs pour mon pays." En voilà encore un que je n'oublierai pas tant il m'a touché et édifié.

Je sors de cette pauvre maison et j'entre dans un autre réduit situé en face, de l'autre côté de la route. Quel spectacle, grand Dieu! Les deux pièces de l'habitation regorgent de blessés que je confesse.

Dans un lit, semble reposer un vieillard. Je dis à la maîtresse de maison: "Eh bien! il en a une santé, ce brave homme, pour pouvoir dormir ainsi.—Hélas! Monsieur, me répond-elle, il est mort; les Allemands, en arrivant ce matin, l'ont tué d'un coup de baïonnette dans le ventre: un vieillard de 74 ans!" Quand le travail des majors et des aumôniers fut terminé, on chargea tous ces blessés dans les voitures; je montai dans l'une d'elles auprès d'un pauvre enfant qui avait les reins brisés: toute la partie inférieure de son corps était devenue complètement insensible; ne pouvant se tenir droit, il fit le voyage à demi couché sur mes genoux. En face de moi, j'avais un vieux sergent-major qui s'était engagé pour la campagne; il me donna une balle qu'il venait de faire sortir d'une large plaie qu'il avait à la jambe. "Vous la garderez en souvenir de moi, me dit-il; j'ai 45 ans, je suis père de famille, mais j'ai voulu défendre mon pays contre ces barbares. Figurez-vous que ce soir j'ai été obligé de forcer mon peloton à cesser le feu; ces Allemands maudits avaient placé devant eux les femmes, les enfants du village occupé et nos soldats prisonniers."

Je n'en finirais pas, Monseigneur, s'il fallait vous raconter toutes les scènes touchantes dont nous avons été les témoins.

J'ai bien cru, il y a quinze jours, que ma dernière heure était venue. Nous étions partis vers 4 heures pour aller, après un rude combat, chercher les blessés. Arrivés vers 8 heures au point désigné, on me montre la plaine que je dois parcourir avec quatre brancardiers. Nous arrivons à une première tranchée; un lieutenant m'invite à descendre voir son installation; je la trouve superbe. Je remonte pour aller plus loin; nouvelles tranchées, et partout le calme le plus complet. Après avoir marché pendant une heure, nous arrivons près d'un village en feu. Je rencontre quelques cadavres, je veux voir si ce ne sont pas des visages connus. Au moment où j'examinais le dernier, voilà qu'une contre-attaque terrible commence; les balles, les obus pleuvent autour de nous. Comme nous n'avions pas de blessés, j'ordonne bien vite à mes brancardiers de rebrousser chemin.

Un obus éclate tout près de nous; je regarde bien vite si aucun de mes brancardiers n'est atteint. Nous sommes bien là encore tous les cinq. Mais voilà que dans notre fuite précipitée nous tombons dans des lignes de fil de fer; pour ma part, je me suis allongé plus de dix fois, me demandant à chaque fois si j'allais avoir le temps de me relever sans qu'une balle vienne m'arrêter définitivement. Enfin nous trouvons une tranchée dans laquelle nous descendons. Un soldat me fait venir près de lui, nous sommes sous un toit de paille. "Ne levez surtout pas la tête", me dit mon compagnon. Nous sommes restés là trente-cinq à quarante minutes, peut-être plus, peut-être moins. La fusillade cesse et je prends mes quatre hommes et nous rentrons au poste de secours vers 11 heures. A 1 heure du matin, le général Boëlle arrive; il est accompagné d'un capitaine qui vient d'apprendre que son beau-frère est resté blessé à l'entrée du village près duquel nus étions il y a deux heures à peine. Il désire aller le chercher; je me mets à sa disposition; un major se propose de venir avec nous. Nous partons, tout est encore très calme.

A peine avons-nous fait un kilomètre que la grosse voix du canon se fait entendre; les Français et les Allemands se répondent; les obus passent au-dessus de nous, mais à une distance telle qu'il n'y a rien à craindre. Nous continuons notre route, voyant dans le lointain les éclairs que projette chaque coup de canon; tout à coup une balle vient effleurer la tête du major. "C'est une balle perdue", dit le capitaine, et nous marchons toujours. Arrivés tout près du village que nous voulions atteindre, le capitaine aperçut sur la gauche de la route une tranchée; il veut aller voir si son beau-frère ne serait pas là. Il reconnaît le colonel qui commande le régiment descendu dans ce souterrain, il le salue à haute voix. Le colonel lui commande de se taire. Mais les Allemands qui sont à une très petite distance ont entendu, ils nous voient; nous les entendons nous-mêmes très distinctement, mais nous entendons surtout une fusillade très nourrie dirigée sur nous. Le capitaine descend dans la tranchée; je vois le major, auprès duquel je me trouve, qui nous commande de nous éloigner. Pas de fil de fer cette fois, heureusement. Dieu aidant, nous finissons par arriver hors de la portée des balles, et c'est à 3 h. et demie que nous sommes rentrés, un peu fatigués, comme bien vous le pensez. Je ne sais combien de fois dans cette nuit j'ai fait mon acte de contrition; ce que je sais bien, c'est que j'ai dit une bonne messe d'action de grâce une fois rentré à mon poste.

Mais je crois que j'abuse un peu de votre patience, Monseigneur; si je n'écris pas souvent, j'écris largement. Je m'y suis mis à plus de vingt fois pour faire cette lettre, étant sans cesse dérangé par les uns et par les autres.

Avec votre bonté ordinaire, vous voudrez bien, Monseigneur, excuser tout ce qui est défectueux dans cette longue épitre d'un pauvre aumônier qui vous demande de le bénir ainsi que ses confrères et qui est heureux de vous redire son très profond et très affectueux respect.

A. Grandin,
aumônier militaire du 4e corps.

"Où l'on n'a pas en vain recours aux Saints."

M. le curé de Saint-Julien de Marseille a reçu l'intéressante lettre suivante qu'il accompagne des explications nécessaires:

... 12 novembre.

Monsieur le Curé,

Il m'a été remis à l'instant par un sergent un Bréviaire, un *Novum Testamentum*, un Annuaire du clergé et un autre carnet contenant divers papiers.

Par un *Celebret* en date du mois de juin 1914, j'ai vu que le tout appartiendrait à un de vos vicaires, Jean Marcorelles. Etait-il au 15e corps en qualité de soldat, d'officier ou d'aumônier? Je ne sais; mais voici dans quelles circonstances ont été trouvés ces objets. Le sergent du 89e a trouvé le tout dans les fontes de la selle d'un cheval mort.

Toutes les suppositions étant possibles au sujet de votre vicaire, est-il blessé ou prisonnier? Peut-être êtes-vous mieux renseigné que nous à ce sujet. Quoi qu'il en soit, je tiens à votre disposition, après adresse exacte, le dépôt qui m'a été confié. Par colis postal, je pense arriver à vous le faire sûrement parvenir.

Voici mon adresse: abbé Aulanet, aumônier militaire aux brancardiers de corps, 5e corps d'armée.

Veuillez agréer, Monsieur le Curé, l'assurance de mes respectueux sentiments.

Abbé Aulanet.

Le cheval avait échappé des mains de l'ordonnance de M. l'abbé Marcorelles, à Montfaucon, au moment d'un éclat d'obus. M. Marcorelles fit à cet instant une promesse à saint Antoine pour obtenir la grâce de retrouver, sinon le cheval, du moins les objets qu'il portait. Nouveau témoignage de l'efficacité de la confiance à saint Antoine.

Grenades à la main.

Les procédés de la guerre actuelle nous ramènent à ceux qui étaient employés au siège de Sébastopol et même dans les sièges du temps de Louis XIV. Pour chasser l'ennemi des tranchées, il faut y lancer des projectiles explosifs, à des distances variant entre 50 et 300 mètres. A courte distance, on se sert de l'ancienne grenade, petite bombe remplie de poudre, d'environ 15 centimètres de longueur sur 5 centimètres de largeur, que l'on lance à la main, après en avoir allumé la fusée. L'opération doit être faite rapidement, en trois ou quatre secondes; un homme allume la fusée, l'autre lance aussitôt la grenade. Nos soldats, au début, manquaient de grenade, mais non d'ingéniosité, et ils se mirent à fabriquer des projectiles semblables. Toutes les boites de conserves furent mobilisées à cet effet et, après avoir été, naturellement, délestés de leur savoureux contenu, furent bourrées de pétards de dynamite, de pierres, de vieux clous, de balles de shrapnell. Un cordon Bickford fit la mèche. Le tout bien serré, ficelé à la diable, avait un aspect peu guerrier, certes, mais produisit des effets terribles. Depuis lors, on les a munis de bombes analogues à celles des Allemands, et ils sont devenus très adroits dans leur maniement; certains arrivent à projeter la grenade jusqu'à 60 mètres. Ils sont aussi très alertes à ramasser les grenades ennemies qui n'ont pas éclaté et à les renvoyer à leurs expéditeurs. La dernière circulaire ministérielle pour l'instruction des dépôts recommande d'exercer les soldats au lancement des grenades. Chaque détachement de 300 hommes envoyé sur le front doit comprendre de 15 à 20 grenadiers.

Mortiers et "minenwerfer."

Pour lancer plus loin des bombes plus volumineuses, on a les anciens mortiers lisses, en bronze, de 15, 22 et 28 centimètres. Leur inconvénient est d'être très pesants, ce qui rend leur maniement difficile dans les tranchées. Celui de 15 peut être porté par deux hommes, mais sa bombe est peu efficace, à moins qu'elle ne soit chargée en mélinite.

Les Allemands emploient des appareils qu'ils appellent des *minenwerfer* (lanceurs de mines), qui peuvent lancer à quelques centaines de mètres des bombes à grande charge d'explosif.

Plus exactement, ils ne les lancent pas: ils les crachent. Et si crapouillot signifie, comme je le pense, petit crapaud, c'est bien le nom qui convient à ces canons bas, accroupis sur le sol.

Ce sont des mortiers de petit calibre, assez légers pour être portés par deux hommes. Le projectile (une bombe sphérique en mince tôle d'acier de diamètre très supérieur à celui de la bouche du canon) est traversé par une tige d'acier qui s'enfonce dans le canon jusqu'à la gargousse. L'explosion de celle-ci projette à la fois la bombe et sa tige; mais celle-ci vient heurter une pièce de fonte qui diminue sa vitesse et elle tombe à peu de distance de la pièce tandis que la bombe poursuit sa course.

Il semble que les Allemands n'ont établi que trois types de *minenwerfers*: un petit, un moyen et un gros. Le premier, du calibre de 70 millimètres, lance un projectile de trois kilos portant un kilo d'explosifs; le deuxième, du calibre de 150 millimètres, envoie des projectiles chargés de 15 kilos d'explosifs; le troisième, enfin, lance des obus contenant une cinquantaine de kilogrammes d'explosifs.

Les ravages du *minenwerfer* sont parfois terribles. Un officier anglais racontait récemment qu'un de ses projectiles (du poids de 84 kilos) avait enseveli dans une tranchée 60 soldats. Un des nôtres, qui a subi son feu, écrivait: "A chaque coup qui éclatait—j'ai vu un de ces crapouillauds qui n'avait pas explosé, il mesure de 40 à 50 centimètres de diamètre.—tout tremblait et la tranchée était recouverte de terre. Vous pensez si on s'aplatissait au fond avec Azor sur la tête. A 40 mètres en arrière, le bois avait complètement disparu sur une largeur d'au moins 100 mètres; il ne restait que quelques grosses branches, sans rameaux, noircies par la poudre; on aurait dit des piquets qui auraient été plantés là."

Qu'est-ce que la sape?

A diverses reprises, dans les derniers communiqués, il a été question des "sapes" allemandes dont nous nous sommes emparé ou que nous avons fait sauter.

Qu'est-ce qu'une sape? Tout simplement une tranchée d'attaque que pratiquent les troupes du génie en cheminant vers les fortifications ou les tranchées de l'adversaire.

Le travail avance par la tête et les travailleurs se couvrent du côté ennemi à l'aide de la terre qu'ils retirent de l'excavation. Il s'exécute en deux poses. Dans la première, deux sapeurs creusent une excavation leur permettant de se mettre à l'abri le plus rapidement possible, puis progressent pied à pied en rejetant la terre devant eux ou sur le côté, exposé au feu adverse. A trois mètres derrière cette première équipe, une seconde, composée également de deux sapeurs, élargit la tranchée et utilise la terre pour renforcer *le masque*.

Jadis les sapeurs se couvraient par des *gabions farcis*, sorte de grands paniers qu'ils emplissaient avec la terre extraite de la tranchée, mais l'emploi des projectiles actuels a rendu cette protection illusoire et on y a renoncé à peu près complètement.

On distingue plusieurs sortes de sapes: 1o la sape simple, dans laquelle la terre extraite est rejetée d'un seul côté; 2o la sape double, dans laquelle la terre est rejetée à la fois des deux côtés pour former parapets; 3o la sape profonde, dans laquelle les parapets sont supprimés, et la tranchée, si possible, approfondie jusqu'à deux mètres. Enfin quand l'état du terrain le permet, on utilise la sape couverte, qui est une sape ordinaire, mais qui chemine en laissant subsister à sa partie supérieure une mince couche de terrain.

Les dimensions habituelles de ces galeries sont: profondeur, 1 m. 30; ouverture, 1 m. 60; largeur au fond, 2 m. 50; hauteur du masque, 1 m. 30.

On donne à la sape un tracé sinueux, afin de la "défiler" contre le tir de l'ennemi. On peut miner les sapes pour en défendre l'accès à l'adversaire, mais cette précaution se retourne parfois contre ses auteurs, comme l'indique, par exemple, le communiqué du 21 décembre: "Dans le bois de la Grurie, nous avons fait exploser quatre sapes minées et nous sommes établis dans les excavations.

"Je me sens plus fort que jamais parce que Dieu m'a pardonné."

Un jeune soldat de Saint-Florent, diocèse de Poitiers, écrit à son curé:

Monsieur le Curé,

Il m'est encore permis de vous donner de mes nouvelles, puisque jusqu'à ce jour Dieu m'a conservé la vie.

Ce matin, j'ai assisté à une messe de guerre, si je puis m'exprimer de la sorte, dans cette pauvre église de... toute dévastée. La statue du Sacré Coeur préside; nos malades et nos blessés sont là étendus par terre. Le prêtre, aumônier militaire, monte à l'autel pour offrir le Saint Sacrifice de la messe, qui était servie par un lieutenant-major. Mon Dieu! que dans sa simplicité cette messe était grandiose!

J'ai voulu communier, ce matin, dans cette intimité avec mes camarades d'armes.

J'ai demandé pardon à Dieu de tous les péchés de ma vie; ç'a été pour moi une communion réparatrice; *je me sens plus fort que jamais, parce que Dieu m'a pardonné*. Maintenant, je vais affronter la mitraille, et, si je tombe, que Dieu me donne son éternité. Mon dernier mot est *Credo*, je crois.

Mes meilleurs souvenirs à mes amis de la Jeunesse catholique.

Recevez, etc.

Un caractère.

Elie Sartre, tué à l'ennemi, était originaire de Jaunac, diocèse de Viviers; au moment de la civilisation, il terminait son service militaire à Montélimar; et si la guerre n'avait pas éclaté, il serait aujourd'hui dans quelque asile pieux, se préparant au sacerdoce qui fut le grand rêve de sa vie. La Jeunesse catholique lui avait révélé sa vocation; la caserne l'avait trempée... Il n'avait fait que quelques études de latin... N'importe! Résolument, il se mit à l'oeuvre. Doué d'une intelligence remarquable, armé surtout d'une volonté de fer et soutenu par l'idéal qu'il avait entrevu, il commença son latin, à la caserne même. Au retour d'une marche, après un exercice, le soir aux heures de liberté, il prenait sa grammaire latine; et, dès qu'il avait le temps, il courait à Viviers se faire expliquer sa leçon.. D'une ardente piété d'ailleurs et d'un dévouement à toute épreuve, il ne connut jamais le respect humain, faisant hardiment sa prière au pied de son lit, allant communier chaque fois qu'il le pouvait et ne reculant devant aucun sacrifice dès qu'il voyait du bien à faire.

C'est dans ces dispositions que la guerre l'a surpris, à cinquante jours de sa libération. Il partit bravement, fit son devoir comme savent le faire les "Jeunes" de l'Ardèche, fut nommé sergent sur le champ de bataille... Quelques jours après, il était tué net, par un éclat d'obus, dans sa tranchée, face à l'ennemi...

"C'était un *soldat*", disait de lui un de ses officiers dans une lettre où il annonçait sa mort. C'était aussi un *chrétien* et un *apôtre*, ç'aurait été un *prêtre* superbe.

Le civet.

Aux environs d'Arras, Français et Allemands étaient dans leurs tranchées, à 40 mètres à peine les uns des autres, lorsqu'un magnifique lièvre, bravement, entre les deux lignes d'hommes au gîte, traversa la zone neutre.

Une fusillade partit des rangs des Boches. Le lièvre culbute, foudroyé.

Jusqu'au soir l'animal resta sur place, sans qu'aucun des chasseurs se risquât à le ramasser. Mais, à l'heure des ténèbres et du dîner, le zouave qui l'avait tué, profitant de la diversion produite par une fusillade habilement dirigée sur les ailes de la tranchée ennemie, rampa jusqu'au lièvre et le rapporta.

Le gibier fut dépouillé, découpé, et les morceaux en furent confiés au cuisinier. Puis, nos zouaves pensèrent à en utiliser la peau pour une plaisanterie qui n'était peut-être pas d'un goût exquis, mais, à la guerre...!

Dans la peau du lièvre... comment vais-je vous dire ça?.. Dans la peau du lièvre chacun mit du sien; puis la bête fut reportée, avec précaution, à l'endroit précis où on l'avait prise.

Le lendemain, dès l'aube, les zouaves aux aguets virent un Prussien qui, prudemment, rampait vers le lièvre gisant à terre. Ils se gardèrent bien de le déranger. L'Allemand revint à plat ventre à son domicile. Alors, se redressant fièrement, il brandit son butin dans la direction des tranchées françaises, cependant que ses camarades poussaient un "Hoch!" triomphal.

Un éclat de rire retentissant, venant des tranchées françaises, répondit à ce cri de victoire: et le vent emporta vers les Allemands une délicieuse odeur de civet. Les Boches ont dû trouver le leur faisandé...

"Ce fut très amusant.."

Lisez ces quelques lignes. Elles ont été copiés dans une lettre trouvée sur un blessé allemand transporté dans un des hôpitaux de Dunkerque.

"Ces jours derniers, écrivait à sa femme ce digne sujet de Guillaume, nous avons eu une bonne partie de plaisir. Quatre chasseurs français faits prisonniers par nos uhlans ont été, sur l'ordre du major, mis absolument nus et hissés sur des chevaux sans selle. Nous les avons alors poussés à coups de sabre dans un champ que nous avions fait préalablement entourer par des fantassins, baïonnette au canon. Quand les brillants cavaliers tentaient de forcer la consigne, ils étaient piqués comme des lardons. En fin de compte, nous jugeant peu satisfaits d'eux, nous leur avons coupé les mains. Ce fut très amusant."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

LE PAS

La commission scolaire ayant demandé des soumissions pour la construction d'une école publique au Pas, d'un coût d'environ $45,-000, le bureau recevait pas moins de treize plans, entre autres MM. Curtis et Martin, de Winnipeg, A.-J. Wade, de Saskatoon, et C.-N. Taylor, du Pas. Ces derniers étaient présents lorsque leurs plans ont été étudiés. Les commissaires n'ont pas encore donné leur décision.

• • •

Le tarif de la lumière électrique n'a pas été changé comme il en avait été question.

• • •

Il est rumeur que le Département de l'Intérieur ouvrira, le mois prochain, cinq townships le long du chemin de fer de la Baie d'Hudson pour homesteads. D'après des rapports des arpenteurs, il y aurait une quantité de très bonnes terres pour l'agriculture dans le district de Manitou et près du lac Sipiwesk; ces derniers, toutefois, ne seront ouverts pour homesteads que vers l'automne prochain. Des essais d'agriculture ayant été faits dans les environs de ces districts ont donné de bons résultats.

• • •

Le Dr H.-H. Elliott, secrétaire de la ville, recevait une lettre de l'Honorable Trésorier, accusant réception de la somme de $992.40 comme contribution collectée parmi les résidents du Pas, pour le Fonds Patriotique du Dominion. De cette somme, le montant de $757 avait été souscrit par les employés du Hudson Bay Railway.

• • •

Les terrains se prenent rapidement le long de la rivière Carotte, plusieurs par semaine. Le terrain n'étant pas arpenté, les gens s'établissent comme "squatter". Il serait bon que le gouvernement voit à ce que ces terrains soient arpentés au plus tôt.

Les personnes désirant obtenir des informations sur Le Pas et les environs pourraient s'adresser soit à M. A. Pelletier ou à M. D.-F. de Trémaudan, Le Pas, Man., qui se feront un plaisir de donner les informations voulues.

WOODRIDGE

Nous apprenons avec regret le départ de Mlle Marie-Rose Carrière pour l'hôpital. Nous sympathisons tous avec la famille Carrière afin que leur bien-aimée fille revienne bientôt parmi nous pleine de santé. L'opération dont Mlle Carrière a à subir est vraiment dangereuse, car il s'agit d'un cancer, lequel est beaucoup avancé.

• • •

Dans notre canton ici, la terre est excellente, toutes les semaines il nous arive des colons nouveaux qui se prenent des homesteads et ils sont tous enchantés. Nous avons beaucoup de bois sur nos terres, et l'eau est de première classe. Cet hiver le bois ne se vend pas bien cher, mais il est à espérer que dans l'avenir il reviendra à son prix ordinaire, ce qui aide beaucoup à nos bons cultivateurs pendant l'hiver.

• • •

On annonce aussi le départ de notre aimable curé pour la petite paroisse de Bedford. Il assistera à une soirée de paniers dont le profit sera utilisé pour aider à la construction de leur petite église. Plein succès à ces braves gens. Tout s'annonce pour le mieux, car plusieurs gens de Woodridge et de Marchand se proposent bien d'y aller. Tous sont invités pour le mardi gras au soir.

Feu Follet.

BEDFORD

Le 6 courant, à la demande de M. Henri Simard, étaient réunis parents et amis, pour célébrer le vingtième anniversaire de naissance de Mme Simard, née Martine Coté.

Quelle fut la joie de cette dernière de se voir entourée de parents et d'amis qui, le coeur plein de joie, ne faisaient qu'une seule voix pour chanter bonne et heureuse fête à notre chère amie.

Après une partie de tire organisée par Mmes Larancelle, Grueau et Degagné, et qui a merveilleusement graissé le gosier de nos jeunes gens, M. Pierre Coté nous a fait le plaisir d'ouvrir une partie de chants qui fut admirée par tous les invités, car, à son exemple, tous nous firent le plaisir d'une petite chanson, ce qui égaya la petite fête jusqu'à minuit.

Ce fut alors que M. Cyprien Coté, qui est en promenade ici cet hiver, après plusieurs années d'absence, a présenté à sa chère petite soeur une adresse qui fut vivement applaudie par toute l'assemblée.

Après quoi, on se mit à table pour goûter le délicieux réveillon offert par M. et Mme Simard et qui fut accompagné par une partie de musique dont M. Fred. Larivière fut vraiment le héros. Et c'est alors qu'on se décida à s'en aller chacun chez soi, le coeur rempli de joie de la petite soirée.

Parmi les invités on remarquait: Mme P. Larencelle, Mme Dégagné, M. et Mme Grueau, Mlle Alphonsine Coté, soeur de Mme Simard, Mlle Rosanna Simard, Mlle Julia Larancelle, M. Pierre Coté, M. Cyprien Coté, M. Sévérin Coté, M. Ovide Coté, tous frères de Mme Simard, MM. Pit et Michel Clément, ainsi que leur frère Bijou, MM. Baptiste et Eugène Simard et leur frère Pit, MM. McCarty, Geo. Larancelle, Alcide Degagné, et enfin M. G. Crotteau, qui fut le boute-en-train de la soirée et qui nous a donné beaucoup de plaisir.

Bysonne.

ST-LEON

Nos diverses écoles ont eu ces jours derniers la visite officielle de l'inspecteur des écoles bilingues.

La première visite fut pour l'école Cléophas où enseigne Mlle Eva Guilbault. Cette visite n'était point attendue, et M. l'inspecteur a félicité d'autant plus l'institutrice et les enfants sur la tenue de l'école, comme aussi sur l'instruction qui y est donnée avec beaucoup de soin et de succès dans les deux langues.

Le lendemain c'était le tour de l'école Théobald, où maîtresse et élèves donnent également grande satifaction. M. l'inspecteur y a constaté avec plaisir l'excellent système de chauffage qui y a été établi cet hiver.

M. Brunet a aussi visité successivement les trois classes de l'école des bonnes Soeurs. L'enseignement qui y est donné est en prporton avec la magnifique installation créée par les Rdes Soeurs dans notre paroisse. Dans les remarques que M. l'Inspecteur a adressées aux plus grandes élèves, il leur a fait observer qu'il y avait ici, à Saint-Léon, un des plus beaux sites qui existent dans la Province, un site dont tous les visiteurs gardent un souvenir enchanteur. En effet notre église et notre pensionnat, bâtis sur une colline à pente douce, vient à leurs pieds un magnifique lac entouré d'arbres et d'arbustes et au-delà duquel la vue s'étend encore au loin. M. l'Inspecteur a recommandé aux élèves de faire chacun pour sa prochaine visite une composition descriptive sur ce joli emplacement que nous possèdons à Saint-Léon.

Le soir de sa visite M. l'Inspecteur a été invité par les élèves du Pensionnat des Soeurs à une petite soirée improvisée, qui fut honorée également de la présence du R. P. Curé et du R. P. Simon, et durant laquelle des chants, des déclamations et de la musique nous firent passer des instants très agréables.

SOMERSET

Dimanche soir, le 7 courant, avait lieu en notre église paroissiale un très joli concert sacré, à l'occasion de la bénédiction d'une magnifique statue du Sacré-Coeur, don des paroissiens. Notre chorale, sous l'habile direction de M. J.-A. Perreault, nous a fait entendre de très jolis morceaux choisis appropriés à la circonstance, et ntore orchestre nous a sans doute fait goûter du céleste par ses magnifiques sons harmonieux. Vraiment, notre orchestre ferait honneur à nos grandes villes.

Cependant, nous ne pouvons pas oublier la clef de notre fête intime, le sermon donné par le Rév. M. Boivin, notre curé, qui avait pris pour texte, *Sitio*. J'ai soif. Pour ceux qui ont déjà entendu notre curé prédicateur, savent que rien n'a manqué pour garder de notre fête un souvenir qui restera toujours gravé dans nos âmes. Puisse le Sacré Coeur protéger notre village.

• • •

Mlle Boivin, soeur de M. le Curé, est en promenade au presbytère.

• • •

Nous sommes heureux d'apprendre que Mme Damien Labossière, qui a été gravement malade, est en pleine voie de convalescence.

• • •

Nous avons eu la semaine dernière, à nos écoles, la visite de M. l'inspecteur Brunet, qui comme toujours a un bon mot pour nos écoliers. Il a grandement félicité et encouragé la chorale scolaire.

• • •

M. Miron, forgeron et machiniste, est très occupé à son installation et aussi tout le monde le regarde d'un bon oeil.

• • •

Rappelons-nous toujours le mot de Gavani: l'homme est le seul animal qui boit sans soif.

Léonce.

DIX JOURS D'OPERATIONS

L'anniversaire du kaiser a couté aux Allemands 20,000 hommes

Paris, 11.—Le témoin oculaire officiel de l'armée française a fait publier ce soir le récit des opérations du 27 janvier au 6 février. Il dit:

"La période de dix jours qui vient de s'écouler a été une période de calme relatif. Les combats qui ont eu lieu n'ont été engagés que sur des fronts peu étendus et par des forces peu importantes, et n'ont eu aucun effet sur les opérations générales."

Parlant des combats qui ont eu lieu pour l'anniversaire du kaiser, il affirme que les Français trouvèrent un nombre de cadavres allemands qui, en raison de la proportion généralement admise de 4 blessés pour un tué, permet de conclure que les pertes allemandes, pendant les trois journées que ces combats ont duré, se sont élevées à 20,000 hommes.

Le témoin oculaire ajoute:

"Il est nécessaire de revenir sur ces chiffres qui ont été démentis sur l'état-major allemand, mais n'en sont pas moins indiscutables."

Viennent ensuite des détails sur les brillantes actions des troupes indigènes dans les Dunes. Grâce à leur héroïsme ces troupes conservèrent les positions conquises et infligèrent des pertes considérables à l'ennemi.

LA DESAGREGATION DE L'AUTRICHE

Elle se manifeste par le nombre de soldats qui se rendent sans combattre

Londres, 11.—Le professeur Bernard Parès, observateur officiel du gouvernement anglais auprès de l'état-major général russe, dans une note, publiée aujourd'hui par le bureau officiel de la presse, donne une signification politique importante au fait que les contingents de quelques-unes des races, qui sont représentées dans l'armée austro-hongroise, se rendent en masse.

"Ces capitulations sont une indication des sentiments et des aspirations des diverses nationalités qui sont réunies en paquet sous le nom d'Autriche", dit le professeur Parès, qui ajoute:

"Depuis le commencement de la guerre, les Bosniens se sont rendus en grand nombre. Puis les Polonais commencèrent à les imiter; ils furent bientôt suivis des Bohémiens et des Moraviens qui semblent capituler en plus grand nombre que toutes les autres nationalités.

"Les Hongrois lutteront certainement jusqu'au bout, mais les soldats autrichiens d'origine roumaine ou italienne se rendent avec la plus grande facilité".

Le professeur Parès dit aussi que les Tchèques considèrent les Russes comme s'ils étaient leurs frères et disent que quand les Russes entreront en Bohême ils seront reçus en amis.

"LES PRISONNIERS D'ABORD"

"Ils périront si on nous coupe les vivres" disent les Allemands

Amsterdam, 10.—Dans un numéro de la "Gazette de Cologne", qui vient d'arriver ici se trouve un article qui discute le projet formé par l'Angleterre d'empêcher les denrées alimentaires d'entrer en Allemagne.

Un des paragraphes de cet article est ainsi conçu:

"Les prisonniers de guerre mourront de faim les premiers. Nous avons 600,000 prisonniers et les territoires que nous occupons en Belgique et en France ont une population de onze millions d'habitants. Si nous sommes réduits à la famine, les sujets des pays hostiles en souffriront les premiers."

L'INDIGNATION ANGLAISE

L'amiral Beredsford veut que les "tueurs d'enfants" soient pendus

Londres, 11.—Lord Charles Beresford interpellera demain M. Asquith, premier ministre, à la chambre des communes. Il demandera que l'Angleterre traite comme pirates les Allemands qui ont accompli des raids sur les villes ouvertes et qu'après avoir passé en conseil de guerre pour avoir tué des femmes et des enfants ils soient pendus en public.

Ceci s'applique aussi bien aux raids aériens qu'à ceux effectués sur mer.

Lord Beresford affirme que le gouvernement adoptera ce plan à l'avenir et ne traitera plus dorénavant de tels criminels en ennemis honorables.

Un Jésuite décoré.

Le *Journal Officiel* nous apprend que M. Charles Poisson, enseigne de vaisseau de première classe, et qui commande, en ce moment, les fusilliers marins sur le théâtre de la guerre, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, avec la mention que voici: "Officier d'une compétence et d'un dévouement complets." M. Charles Poisson est membre de la Compagnie de Jésus.

Son père, M. Albert Poisson, maire de Rion-des-Landes, a six fils sous les drapeaux. L'un d'eux, M. Bernard, capitaine du génie à vingt-huit ans, et qui s'est fait remarquer par des actions d'éclat au Maroc, est proposé pour la Légion d'honneur, et sera, par conséquent, dans quelques jours, l'objet de la même distinction que son frère aîné, à côté duquel il combat présentement.

L'Allumeur de Réverbères

Par
Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 14

—Je saurai toujours où les prendre, car je compte bien que vous m'écrirez et que vous m'instruirez de tout ce qui arrivera. Mais, ajouta-t-il d'un air plus grave, c'est surtout cette idée qui me chagrine à mon départ, je pense qu'il faut me séparer de mes parents au moment où ils vont avoir le plus grand besoin de moi. C'est sur vous que je compte, Gertrude, pour les soigner pendant ce temps.

—Sur moi! dit Gertrude avec étonnement; mais que peut un enfant de ma sorte?

—Si mon absence se prolonge pendant cinq ans ou même dix ans, Gerty, vous ne serez pas toujours une enfant, vous serez devenue une femme, et qui sait mieux qu'une femme aimer et soigner les vieillards, surtout une bonne et brave femme comme vous le serez, j'en suis sûr! Je n'ai point oublié les soins que vous avez donnés à l'oncle True, et si jamais mon grand'père et ma mère avaient besoin de vos secours, je serais heureux de vous savoir auprès d'eux, certain que vous les soignerez avec zèle et affection. Ainsi, Gerty, je vous les recommande, bien que vous ne soyez encore qu'une enfant.

—Merci, Willie, pour cette bonne pensée de croire que je pourrai leur être utile à quelque chose. Soyez certain, en effet, que ce sera le but constant de mes efforts tant que je vivrai. Mais ils sont forts et bien portants encore, et n'auront peut-être pas besoin de moi d'ici à votre retour; d'un autre côté, quoique jeune, je puis être malade et même mourir.

—Cela est vrai, répondit Willie avec tristesse; moi aussi je puis mourir loin de tous mes amis. Mais écartons ces sombres pensées, car je n'aurais pas le courage de m'en aller, si je n'espérais vous retrouver tous heureux et bien portants à mon retour. Vous aurez soin de m'écrire tous les mois, ce sera une grande consolation pour ma mère. De mon côté, je mettrai la même régularité dans ma correspondance. Rien ne pourra jamais me faire oublier mes amis, et je me trouverai bien seul au milieu des pays que je vais habiter. A chaque instant mon coeur sera avec vous et ma mère, et je vivrai bien plus encore ici que là-bas.

Ils furent interrompus par l'arrivée de M. Cooper. Les pauvres enfants ne devaient pas reprendre cette conversation. Le lendemain matin Willie partit, laissant sa mère dans les larmes, et son grand'père plus morose et plus triste que jamais. En passant près de Gerty, qui se tenait sur son passage pour avoir un dernier regard, il murmura tout bas à son oreille:

—Gerty, ma chère Gerty, au nom de notre amitié, ayez toujours soin de *notre* mère et de *notre* grand'père, car ils sont *vôtres* presque autant que miens.

Au moment où Willie prenait congé de ses amis, M. Cooper, qui dans son pessimisme obstiné ne pouvait croire que l'enfant sortirait triomphant de la lutte qu'il commençait à engager avec la fortune, s'efforça de le prémunir contre toutes les illusions de la jeunesse, et de le persuader qu'il ne connaissait encore rien ni des hommes ni des choses.

Madame Sullivan lui fit encore plus de caresses qu'elle ne lui donna de conseils. Que pouvait-elle avoir à lui dire à cet égard qu'elle ne lui eût déjà répété souvent? Toute la morale de l'excellente femme se résuma dans ces simples mots:

—Craignez Dieu, Willie, lui dit-elle, et n'oubliez jamais votre mère.

Notre intention n'est point d'arrêter longtemps le lecteur sur ces scènes de tristesse. Qu'il lui suffise de savoir que Willie ne se sépara pas de sa famille sans qu'on eût récité une touchante prière, à laquelle Gertrude prit part.

Enfin Willie s'embarqua. Son excellente et courageuse mère, qui pendant dix-huit ans n'avait pas quitté son fils un seul jour, et qui l'avait toujours chéri avec une tendresse sans égale, eut assez d'énergie pour accomplir son sacrifice sans plainte et sans murmure. Le courage et la résignation étaient portés à un tel degré chez cette femme aux apparences faibles et grêles, qu'on la vit continuer sa vie active et laborieuse avec la même régularité et la même quiétude apparentes depuis le départ de son fils; et personne n'eût soupçonné en la voyant tout ce que l'âme froissée de la pauvre mère contenait de chagrins et de douleurs cachés.

A dater de ce départ de Willie commença véritablement le séjour de Gertrude dans la maison de M. Graham, car jusqu'alors il avait été interrompu par les différents incidents que nous venons de rapporter. Elle reprit ses études et retourna à l'école, ou elle travailla avec soin jusqu'au printemps. Pendant tout ce temps sa vie fut marquée par peu d'incidents, car miss Emily ne voyait jamais beaucoup de monde, et pendant l'hiver elle n'allait absolument nulle part. De son côté, Gertrude ne forma de liaison intime avec aucune de ses jeunes camarades. Les heures les plus heureuses de sa vie se passaient avec miss Emily à se promener, à lire et à causer. Miss Graham trouva dans Gertrude une clairvoyance de regard et une finesse d'observation qui lui fit en quelque sorte renouveler connaissance avec le monde extérieur auquel elle était devenue étrangère par suite de son infirmité. Gertrude devint le messager de ses aumônes et de sa charité. Aussi, dans la maison de M. Graham, depuis la cuisinière jusqu'au dernier serviteur, tout le monde se prit-il d'amitié pour la jeune fille, qui, quoique sans beauté et sans élégance, n'en avait pas moins dans sa démarche et dans toute sa personne une dignité douce et prévenante qui faisait comprendre au premier abord que son coeur et son âme étaient au-dessus de sa fortune; et chacun, sans s'en apercevoir, prit l'habitude de l'appeler mademoiselle Gertrude.

Les préjugés de mistress Ellis contre Gertrude ne cédèrent pas si facilement; mais comme la jeune fille se montrait toujours excessivemnt polie et que miss Emily la mettait le moins possible en rapport avec la dame de compagnie, il n'y eut entre elles aucune cause d'achoppemnt.

M. Graham, voyant cette jeune fille toujours triste et pensive, n'y prit pas d'abord grande attention; mais peu à peu, s'apercevant que ses journaux et ses livres étaient tenus dans le meilleur ordre, que ses lunettes étaient toujours à leur place avec les verres bien essuyés, il commença à prendre plus d'intérêt à elle. Mais ce qui acheva de lui gagner son estime, c'est qu'un jour il trouva qu'on avait coupé les feuilles des derniers numéros de son *Parfait Fermier*, et qu'on les avait ensuite cousues ensemble. En apprenant que tout cela avait été fait par Gertrude, il en conclut que c'était une enfant fort intelligente. En effet, elle partageait ses goûts.

Chez madame Sullivan, que Gertrude visitait souvent, on commençait à espérer des nouvelles de Willie, car le printemps avancait et son départ datait déjà. Cependant on n'avait encore rien reçu quand arriva l'époque qui chaque année ramenait la famille Graham à la campagne. Une lettre écrite par Gertrude à Willie, quelque temps après leur départ de Boston, fera suffisamment connaître au lecteur la position et le mode d'existence de la jeune fille.

Dans cette lettre, après avoir insisté quelque temps sur son inquiétude de n'avoir point encore reçu de nouvelles, et avoir parlé au jeune homme de sa mère et de son grand'père, la jeune fille ajoutait:

"Vous m'aviez aussi fait promettre, Willie, de vous dire ce qui me concernerait, et de vous tenir au courant de tout ce qui se passerait de relatif à moi dans la maison de M. Graham. Si ma lettre est plus ennuyeuse encore que de coutume, c'est votre faute, car j'ai beaucoup à vous parler de notre séjour à D..., et de notre manière d'y vivre si différente de celle que nous avons à Boston.

"Je n'ai pas besoin de vous dire que miss Emily se montre toujours pour moi aussi bonne et aussi bienveillante que par le passé; car ceux qui la connaissent ne supposeront jamais qu'elle puisse devenir autre qu'elle n'est, c'est-à-dire la meilleure personne du monde. Je ne pourrai jamais faire moitié assez, Willie, pour reconnaître ses bontés. Cependant elle est si contente des moindres égards et si flattée des plus légères attentions, qu'il semble que son bonheur consiste vraiment à rendre les autres heureux. Hier, j'ai trouvé dans l'herbe quelques fleurs de violettes; je les ai cueillies, et je les lui ai portés. Elle m'a embrassée avec autant d'effusion que si je lui eusse offert des diamants. Le petit Ben Gately, qui a suspendu au cordon de la sonnette de la porte extérieure un gros bouquet de pissenlits, n'en a pas moins reçu d'elle, pour ce beau cadeau, un sourire des plus gracieux, avec l'assurance qu'on ne l'oublierait pas.

"M. Graham m'a donné un jardin, et je désire y faire venir des fleurs pour elle, si toutefois mistress Ellis ne s'y oppose pas ce qu'elle pourrait très bien faire, car elle cherche toujours ce qui peut me contrarier. C'est une personne de l'espèce de celle que je

BATTUS SUR TOUT LE FRONT ORIENTAL

A la bataille de la Bzoura, les Allemands perdirent plusieurs dizaines de milliers d'hommes. — Dans les Carpathes, les Russes firent 5,200 prisonniers en un jour

Pétrograde, 12.—L'état-major général de l'armée russe a publié le rapport officiel suivant:

"Les Allemands qui graduellement avaient concentré leurs forces dans la Prusse orientale, forces auxquelles étaient venues se joindre des troupes fraiches, ont entrepris une série de reconnaissances menées avec activité et le 7 février ont pris l'offensive, avec des forces considérables dans le district s'étendant entre Horzele et Johannisburg.

"Ils ont en même temps poussé avec activité leurs opérations sur les deux ailes de leur front, en Prusse orientale.

"Dans le voisinage de Lasdehnen, à l'est de Tilsit, nous avons repoussé une attaque allemande et avons réussi à anéantir presque complètement un des bataillons allemands qui nous faisaient opposition.

"Notre cavalerie, après cet engagement, s'est avancé dans la direction de Sierpec, empruntant pour cela la route de Rypin.

"Sur la rive gauche de la Vistule, le 8 février, l'ennemi n'a déployé aucune activité.

"Si l'on en juge d'après les cadavres restés devant nos positions, les Allemands semblent avoir perdu en morts et blessés plusieurs dizaines de millions d'hommes pendant la bataille de six jours qui s'est livrée devant Borjimow, Goumine et Wola Szydlowiecka.

"Dans les Carpathes, on continue à se battre dans les environs de Bartfeld et Svidnik.

"L'ennemi, à cet endroit, s'est livré à des opérations où il a été obligé de déployer beaucoup d'activité, mais il n'a pas continué et finalement a battu en retraite, en laissant des prisonniers entre nos mains.

"Nous avons continué à poursuivre l'ennemi dans le voisinage du mont Loupkow, et en un jour avons fait prisonniers 69 officiers, 5,200 hommes et nous sommes emparés de 18 mitrailleuses.

"Des colonnes allemandes qui avaient réussi à traverser le col de Sukholka, ont attaqué violemment, au moins vingt-deux fois, le 7 février, certaines hauteurs que nous occupions dans la région de Koziouwka. Les Allemands pour nous attaquer s'avançaient en rangs serrés présentant ainsi une ligne de front compacte.

"Les Allemands, sous nos feux violents qui se croisaient, se sont emparés deux fois d'une certaine hauteur, mais ils ont été délogés par les contre-attaques de notre infanterie.

"Ce succès a été précédé de longs et violents combats corps-à-corps à la baïonnette, qui sont sans précédent dans l'histoire.

"Les pertes éprouvées dans cet engagement par les Allemands ont été très importantes.

"Les attaques de l'ennemi dans les environs de Wyschkowo ont été aussi repoussées.

"Dans la mer Noire, l'ancien croiseur allemand "Breslau" (qui forme maintenant une unité de la marine turque), a bombardé Yalta en Crimée. Le 8 février, nos croiseurs ont bombardé une batterie turque à Trébizonde, et ont coulé un vapeur. Un autre vapeur chargé de provisions et une goélette ont été coulés près de Leros.

"Les Allemands ont commencé à concentrer leurs troupes la nuit du 7 février pour attaquer la position que nous occupions près de Koziouwka . Le lendemain de bonne heure, ils prirent l'offensive avec vigueur et leur attaque fut soutenue par le feu violent de leur grosse artillerie. Ils réussirent à occuper une hauteur d'une grande importance stratégique, occupée par nous, mais ils durent se retirer promptement de cette position devant la pointe de nos baïonnettes. Les attaques se succédèrent alors sans interruption. Sur le soir les Allemands en nombre considérable se sont emparés de la plus haute position de notre ligne, de laquelle ils ne furent chassés qu'après une lutte acharnée.

"Avant de battre en retraite, ils épuisèrent toutes leurs forces en résistant avec opiniâtreté à une contre-attaque générale livrée par nous, pendant laquelle eut lieu une rencontre à la baïonnette sans précédent dans cette guerre.

"Tout le versant de cette colline était couvert de corps de soldats allemands. Devant l'un de nos bataillons, on a compté plus de 1,000 Allemands morts.

"Parmi les trophées pris à Kamion, se trouvent trois bombardes.

"A Rawka, près de la ligne ferrée se dirigeant sur Skierniewice, l'infanterie russe a réussi à lancer huit bombes dans les tranchées allemandes. Ces projectiles ont causé des dégâts considérables."

* * *

Londres, 12.—Le 'Daily Mail" publie une longue dépêche de ses correspondants datée de Zyradov, près Boulimow, dans laquelle il parle de la dernière tentative faite par le feld-maréchal von Hindenburg pour se frayer un chemin jusqu'à Varsovie, et dont il a été le témoin en partie.

'Le prince Woronisky, membre de la Croix rouge, m'a dit que cette hécatombe d'hommes était la plus terrible de toutes celles qu'il avait vues sur le front oriental.

"Entre les tranchées des quantités de soldats morts ou mourants gisaient sur le sol.

"Les Allemands après avoir chargé les premiers, ont été repoussés par les troupes venant de Sibérie.

'Chaque charge ajoutait des centaines de morts à la pile de cadavres s'étendant en ligne régulière de Bolimow à Sochaczew. La scène qui se déroulait du bord de la route de Bednary était terrifiante. Les soldats des deux armées enlevèrent les traverses de la voie, et se battirent avec des morceaux de rail, la ligne ayant été détruite par une mine Russe.

"Un officier russe qui, à Goumine, échappa à cette tuerie, après avoir reçu dans les jambes des éclats de shrapnel, a fait ce récit avec un calme parfait:

"On ne s'attendait nullement à l'attaque allemande. Les deux armées avaient construit les ouvrages en terre et cherchaient à détruire les positions occupées par l'adversaire, jusqu'à ce qu'elles fussent forcées de s'arrêter pendant la nuit de mardi.

"C'est alors que, profitant de l'obscurité et de la neige qui tombait en abondance, ce qui paralysait l'action des aéroplanes et des projecteurs électriques, le commandant des forces allemandes semble avoir renouvelé le haut fait accompli par le général von Hindenburg à Thorn.

"Comme lui, en effet, il jeta sur l'ennemi des troupes fraiches, employant à cet effet automobiles, la ligne-ferrée allant de Lowicz à Varsovie et tous moyens possibles de transport.

"La moitié de ces troupes a été entièrement anéantie. L'ennemi n'a reculé devant aucun sacrifice. Nous avions trouvé des troupes à Goumine, qui s'étaient retranchées pour ne pas être aperçues, mais, jusqu'à ce que les Allemands arrivent, un régiment après l'autre criait: "A Varsovie!"

"Quelques soldats gagnèrent cinquante mètres, après s'être montrés; on permit aux autres de courir plus loin, mais jamais plus que cent mètres, pour éviter de changer le réglage de nos mitrailleuses Maxim."

"Un bataillon de la garde prussienne a chargé en criant: "Preussen über Alles". Il y avait aussi des Autrichiens, ou au moins des uniformes autrichiens ce qui dans cette guerre de ruses n'est pas la même chose. L'individu qui a inventé des uniformes aussi chamarés devrait être tué. C'était un véritable massacre. Les soldats qui en étaient revêtus, eurent enfin l'idée de dépouiller les Allemands morts de leur uniforme gris qui les rendait invisibles et changèrent leurs habits au milieu de ces monceaux de cadavres.

"A un endroit les Allemands s'avancèrent sur vingt rangs distant les uns des autres d'un mètre, et s'emparèrent d'une de nos tranchées, mais une centaine de soldats sur les 1,000 hommes qui composaient le bataillon ont échappé à la mort.

"Aussitôt que nous fûmes en sûreté dans une tranchée voisine, les cent Allemands qui restaient furent mis en pièces par une de nos mines, et il en sera ainsi jusqu'à Varsovie.

'C'est surtout jeudi que le carnage a été le plus effrayant.

"J'ai vu clairement se dérouler tout ce drame. Le ciel sur une grande étendue, était embrasé par la lumière des villages en feu.

"Des Allemands qui s'étaient réfugiés dans une distillerie, furent forcés d'en sortir à moitié asphyxiés pour tomber sur les baïonnettes des Russes quand un projectile fut venu mettre le feu à tous les alcools qui s'y trouvaient renfermés."

Copyright, 1915, by American Press Association

Le croiseur allemand "Emden" détruit par les canons de la marine australienne.

UNE HECATOMBE ALLEMANDE EN ARGONNE

Près de Bagatelle les Allemands attaquent par colonnes par quatre et sont fauchés par l'artillerie et l'infanterie françaises

Paris, 12.—Le communiqué officiel suivant a été publié hier:

"L'ennemi a violemment bombardé Nieuport et les rives de l'Yser, mais n'a pas réussi a causer des dégâts matériels. Notre artillerie a répondu très efficacement.

"En Argonne, dans la région de Bagatelle, après une lutte violente à l'aide de lance-bombes qui dura toute la matinée, une attaque allemande s'est produite à 1 heure de l'après-midi contre les retranchements de Marie-Thérèse. Elle fut faite en colonnes par quatre sur un front de cinq cents mètres, et fut brisée par le feu de notre artillerie et de notre infanterie. L'ennemi a laissé un très grand nombre de morts sur le terrain.

"Dans les Vosges, au sud du château de Lusse, au nord-ouest du col de Sainte-Marie, nous avons réussi, par surprise, à enlever une tranchée allemande. Sur différents points du front il y a eu de vifs engagements d'artillerie."

Paris, 12.—Le communiqué officiel suivant a été publié hier après-midi:

"Pendant la journée d'hier, il y a eu des duels d'artillerie tout le long du front jusqu'en Champagne. Dans le nord, il s'est produit plusieurs expéditions aériennes de notre part et de celle de l'ennemi. Les bombes lancées par les avions allemands en arrière de nos lignes n'ont pas fait de dégâts.

"En Champagne, une attaque allemande dirigée contre nos positions dans le bois situé au nord du Mesnil-les-Hurlus, dont nous nous sommes emparés récemment, a été repoussée.

"En Argonne, le combat a été très violent dans le voisinage des retranchements de Marie-Thérèse. D'après les renseignements reçus, les forces allemandes engagées s'élèvent à une brigade. Nous avons conservé toutes nos positions. Les pertes de l'ennemi sont considérables; les nôtres sont sérieuses.

"Dans les Vosges, il y a eu un brouillard épais et une abondante chute de neige. Ce fut pendant une nuit très noire que le combat d'infanterie, signalé hier, eut lieu à La Fontenelle, dans le Ban-de-Sapt. Les forces allemandes étaient d'au moins 2 bataillons. Après avoir cédé un peu de terrain, nos troupes, par une série de contre-attaques faites le 10 février, regagnèrent tout ce qu'elles avaient perdu."

* * *

Berne, 12.—Les armées ennemies font preuve d'une grande activité en Haute-Alsace, surtout dans la vallée du Larg et dans la région de Pfetterhausen et Rechesy, près de la frontière suisse, où de violents duels d'artillerie ont lieu tous les jours. Deux cents volontaires allemands, après avoir recouvert leurs uniformes avec des draps, de façon à se mieux confondre avec la neige, ont rampé jusqu'aux réseaux de fil de fer barbelé des tranchées françaises pendant la nuit de mercredi à jeudi. Ils n'ont été découverts qu'au moment où ils commençaient à couper les ronces. Mais alors les mitrailleuses françaises ouvrirent le feu et les Allemands furent obligés de s'enfuir en laissant sur le terrain la moitié des leurs tués ou blessés.

* * *

Saint-Omer, 12.—Le communiqué officiel a annoncé la capture des hauteurs de Notre-Dame de Lorette par les Français. Cette colline qui domine toute la région a été vivement disputée par les adversaires pendant des semaines.

Une position, dont les Anglais se sont emparés près de la gare de Violaines est aussi très importante parce qu'elle domine La Bassée. Les Allemands ont fait plusieurs tentatives pour la recapturer, mais les Anglais ont repoussé toutes leurs attaques et ont fait de nombreuses victimes.

Les Anglais se sont emparés, dimanche soir, de deux tranchées près de Festubert, capturant 500 prisonniers qui semblent appartenir aux classes les plus nouvelles des recrues allemandes. Presque tous étaient très jeunes et portaient des uniformes neufs.

* * *

Paris, 12.—Une dépêche de Genève dit que le plus violent duel d'artillerie qui se soit livré en Alsace depuis le commencement de la guerre a commencé hier. C'est pour cette raison que les familles allemandes de Mulhouse, de Colmar et de Strasbourg quittent ces différentes villes.

ne puis souffrir. Je ne voudrais rien dire contre elle de peur de lui nuire, mais je me suis engagée à ne rien vous cacher. Miss Emily, qui me parle d'elle souvent, me dit qu'il faut apprendre à l'aimer, et m'assure que lorsque j'en serai arrivée là je serai un ange: j'avoue en toute humilité que je ne sens point encore pousser mes ailes.

"Je trouve le temps bien long, cher Willie, de ne point entendre parler de vous, et je prie Dieu matin et soir de vous avoir en sa sainte garde et d'envoyer de vos nouvelles à ceux qui vous aiment et vous regrettent."

XVII—*Une passion domptée*

Une quinzaine de jours après la date de la lettre que nous venons de relater, Gerty appris par Georges, qui allait chaque jour à la ville pour faire les provisions, que madame Sullivan avait dit à notre vieille connaissance le boucher qu'elle avait reçu une lettre de Willie, et qu'elle désirait vivement voir Gerty. Emily ne demandait pas mieux que de la laisser aller à la ville; mais elle ne savait comment arranger ce voyage, attendu que le seul cheval que possédait M. Graham se trouvait en ce moment occupé.

—Pourquoi ne l'envoyez-vous pas par l'omnibus? fit observer mistress Ellis.

Gerty se tourna vers la gouvernante avec d'autant plus de reconnaissance que c'était la première fois qu'elle la voyait ainsi entrer dans ses vues.

—Je crains que ce ne soit pas bien sûr pour elle d'aller seule dans la voiture publique, reprit Emily.

—Sûr! eh! mon Dieu! que pouvez-vous craindre pour cette grande fille? s'écria mistress Ellis avec cette familiarité que sa position particulière dans la famille Graham autorisait depuis longtemps chez elle.

—Croyez-vous, en effet, que ce soit une grande fille? demanda Emily Quant à moi, elle me fait toujours l'effet d'une enfant Mais comme vous dites, elle a bien grandi, et je crois qu'elle doit être capable de se conduire elle-même. Gertrude, ajouta-t-elle en se tournant du côté de la jeune fille, vous sentez-vous de force à trouver votre chemin de la station de l'omnibus chez madame Sullivan?

—Oh! très bien, miss Emily.

Sur cette assurance, on arrêta une place, et Gerty partit pour son excursion, les yeux brillants et le coeur content. Elle n'eut point de peine à trouver la maison de son amie. Madame Sullivan et M. Cooper étaient chez eux, et se livraient ensemble au bonheur que leur avaient procuré les nouvelles reçues de leur cher Willie. Celui-ci, après un long mois d'agréable voyage, était arrivé à Calcutta dans une parfaite santé. Une description du pays, de sa demeure et de ses nouvelles fonctions remplissait toute la lettre, à l'exception de la partie consacrée aux souvenirs, partie dans laquelle, on le suppose bien, Gerty occupait une large place. La jeune fille demeura longtemps chez madame Sullivan, et y dîna; après quoi elle regagna le bureau d'omnibus. Elle prit sa place, et, en attendant le départ, elle se mit à regarder les passants. Il était près de trois heures, et elle commençait à croire qu'elle serait le seul voyageur, quand elle entendit à côté d'elle une voix extraordinaire, appartenant à quelqu'un dont elle n'avait pas vu l'arrivée. Elle mit la tête à la portière, et aperçut auprès de la voiture la plus singulière personne qu'elle eût vue de sa vie. C'était une vieille dame, petite et courbée par les ans. Un seul regard suffit à Gertrude pour lui faire comprendre que l'esprit le plus original avait présidé à l'arrangement de tous les singuliers articles de sa toilette. Mais avant qu'elle eût eu le temps d'observer en détail le grotesque ajustement de la vieille dame, son attention fut attirée plus particulièrement sur les faits et gestes de celle qui le portait.

La vieille dame faisait des efforts inouïs pour gravir le marchepied de l'omnibus. Elle avait un pied placé sur le premier degré, mais l'autre ne pouvait parvenir à quitter la terre Dans cette position elle appelait le conducteur à son secours.

—Monsieur, lui disait-elle, n'est-ce pas vous qui êtes chargé de la conduite de cette voiture?

—Oui, Madame, répondit le conducteur, et en même temps il s'approcha, ouvrit la portière, et sans attendre la requête que se disposait à lui adresser la vieille dame, la poussa par le coude et finit à grand peine par l'installer sur les coussins de la voiture.

—Dieu me bénisse! s'écria-t-elle quand elle se fut assise en face de Gerty, et qu'elle eut un peu défripé son voile et ses autres vêtements, Dieu me bénisse! cet individu ne sait point aider une dame sans chiffonner toute sa toilette! Ah! mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle avec vivacité, j'ai perdu mon ombrelle!

Tout en parlant de la sorte, la vieille dame s'était levée: mais le départ subit de l'omnibus lui fit perdre l'équilibre, et elle serait infailliblement tombée, si Gertrude ne l'avait prise par le bras et ne l'avait forcée à se rasseoir en lui disant: "Ne vous désespérez pas, Madame, voici votre ombrelle."

En même temps Gertrude lui mettait sous les yeux un objet qui avait à peu près la dimension d'une ombrelle, et qui était attaché à la ceinture de la vieille dame par un ruban vert. Le noeud avait glissé, de là les craintes de la propriétaire.

—Ah! ma jeune demoiselle, ne voyez-vous pas ces grandes ombres noires qui obscurcissent le ciel du côté du soleil couchant? disait la vieille en indiquant un point de l'horizon.

—Oui, Madame, et je pense qu'il ne tardera pas à pleuvoir, répondit Gerty.

—Ce matin lorsque je suis sortie, reprit la vieille dame comme se parlant à elle-même, le ciel était pur et le soleil brillant, les chantres ailés du bocage faisaient entendre leurs hymnes harmonieux et proclamaient ainsi leur joie dans leur charmant langage, et voilà qu'avant d'arriver chez moi, il me faudra voir toutes mes dentelles abîmées par la pluie!

En disant cela, la dame, d'un geste piteux, indiquait sa toilette:

—Est-ce que l'omnibus ne passe pas à votre porte? demanda Gertrude, dont la compassion était excitée par le chagrin visible de la vieille dame.

—Oh! non, il me reste encore un demi-mille à faire à pied.

Pendant ce temps, l'omnibus avait atteint sa destination, et les deux voyageuses étaient descendues. Gertrude, après avoir remis son billet au conducteur, se disposait à s'éloigner, quand elle en fut empêchée par la vieille dame, qui la retint par sa robe, et la pria de l'attendre, comme si elles eussent suivi le même chemin. Gertrude s'arrêta, alors s'éleva une discussion entre la dame et le conducteur. Celui-ci réclamait le prix de la place et l'autre refusait, prétextant qu'on lui demandait plus que le tarif, et accusant le conducteur de vouloir mettre le reste dans sa poche. Gertrude souffrait de ces retards; car elle était impatiente de partir, en présence d'une pluie d'orage qui paraissait imminente. A la fin l'affaire s'arrangea entre les deux parties, et notre voyageuse fut libre de continuer sa route.

On avait fait environ un quart de mille, lorsque la pluie commença à tomber. Gertrude fût chargée d'ouvrir le parasol, et de le tenir sur elle et sur sa compagne. On continua de la sorte pendant environ un autre quart de mille, mais la pluie se mit à tomber avec tant de violence qu'on eût pu croire que tous les réservoirs du ciel se vidaient à la fois. Au même instant, Gertrude entendit des pas derrière elle elle se retourna et reconnut Georges, le domestique de M. Graham, qui se dirigeait vers la maison. Georges la reconnut en même temps, et s'écria:

—Miss Gertrude, vous allez être mouillée jusqu'aux os! et vous aussi, miss Pace, ajouta-t-il en voyant la compagne de Gertrude. Laissez-moi faire, le mieux est que je vous reconduise chez vous.

A ces paroles, Georges prit miss Pace dans ses bras, et faisant signe à Gertrude de le suivre, il traversa la route et s'avança vers un cottage qu'on apercevait à quelques pas. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis son fardeau à l'abri sous le porche de la maison. Gerty les suivait de près. Miss Pace, tel était en effet le nom de la vieille dame, avait été si effrayée de tout ce qui venait de se passer, qu'elle resta quelque temps avant de pouvoir recouvrer ses esprits. Cependant, quand elle fut revenue à elle, il fut convenu que Gertrude resterait une heure ou deux avec elle, et que Georges la reprendrait avec la voiture en revenant de chercher M. Graham.

Miss Patty Pace n'avait pas la réputation d'une personne très hospitalière. Elle était propriétaire du cottage qu'elle occupait. Elle y vivait seule sans domestique et sans être jamais visitée par personne. Quant à elle, elle était constamment en visite, et comme il n'y avait pas très longtemps qu'elle habitait la campagne, et que tous ses amis étaient à Boston ou à une plus grande distance, on la recontrait la plupart du temps en omnibus ou dans les autres voitures publiques. Mais on ne la voyait guère qu'en voyage ou à l'église, et Gertrude se trouvait être le premier visiteur qui fût entrée dans sa maison de campagne, encore y avait-elle pénétré bien plus par la force des circonstances qu'à la suite d'une invitation.

Quand on fut à la porte de la maison, miss Pace se trouvait encore tellement fatiguée de sa frayeur, que ce fut la jeune fille qui fut obligée de prendre la clef, d'ouvrir, d'introduire la maîtresse du logis dans le salon et de la débarrasser de tout son attirail.

Une fois chez elle, miss Patty Pace montra vis-à-vis de Gerty l'exquise politesse qui la caractérisait. Elle exprima le regret qu'elle avait de voir ses vêtements abîmés par la pluie; et il fallut que la jeune fille l'assurât que ses chaussures n'étaient point transpercées pour qu'elle consentit à la laisser seule dans le but d'aller prendre des habits plus convenables.

(A suivre)

FILS A PAPA

(La *Croix*, Paris)

Il pleut... pour varier!

Le ciel gris traîne sur la terre qui n'est plus de la terre, mais une vase gluante et glaciale.

Dans cette vase s'enfoncent des soldats qui charrient des planches pour ne pas disparaître tout à fait au fond des tranchées.

Ils sont là une trentaine, le ventre creux, grelottant, ruisselant, dégoulinant, ne faisant même plus attention au bruit mat des balles qui les cherchent dans cette boue.

Le capitaine vient d'arriver, trempé lui aussi. Il n'a pas, ce matin, son expression habituelle de cordialité. Il ne dit pas d'une voix basse, mais chaude:

—Eh bien! mes enfants... comment a-t-on passé la nuit?

Non... il cherche manifestement quelqu'un.

—Soldat N.? appelle-t-il.

—Présent, capitaine.

Et un bloc de boue surgit dans le patrouillis de la tranchée.

* * *

Alors l'officier le regarde d'un air méprisant... il le regarde quelques secondes... puis, d'une voix qui cingle comme un coup de cravache:

—Je vous félicite, soldat .....

—Moi, capitaine...?

—Oui... vous!

—Et pourquoi?

—Vous le savez bien!... Allons, ne faites pas l'ignorant... Vous vous êtes fait appeler à Paris... C'est vrai que vous y serez mieux qu'ici!... les trottoirs sont plus secs... et surtout vous ne courrez pas le risque de vous faire trouer la peau. Vous êtes intelligent, Monsieur!... Vous arriverez, Monsieur!...

Et dans ce "Monsieur" il y a toute une dégradation.

* * *

Maintenant la compagnie fait cercle autour des deux hommes:

Le soldat, pâle comme un mort, se défend:

—Capitaine, je n'ai jamais demandé mon rappel!

—Alors, c'est encore plus gentil, on va au-devant de vos désirs.

—Je ne désire pas.. je ne veux pas partir!...

—Oh! pas de comédie inutile!

—Et je ne partirai pas!...

—Ca, c'est une autre affaire! J'ai l'ordre de Paris de vous renvoyer du front. Je vous renvoie! Quittez la tranchée immédiatement!...

—Oh! capitaine...

—Vous prendrez le train de midi, Monsieur... Partez!...

Le soldat obéit. Pourtant, d'un geste instinctif, il tend la main aux camarades. Mais ceux-ci mettent précipitamment les leurs derrière le dos:

—Ah ça... non! jamais!...

Le soldat se dresse sous l'insulte:

—Dans quarante-huit heures, je serai revenu ici.

Quelques hommes sourient: d'autres haussent les épaules:

—Eh va donc!...

* * *

Dans le rapide qui l'emporte vers la capitale, le soldat tourne et retourne la question sous toutes ses faces. Il voit maintenant la genèse de la chose... C'est sa mère qui a dû faire le coup!...

Elle ne voulait pas qu'il parte. Il est parti quand même. Alors, c'est très simple: elle le fait revenir. Elle a dû remuer ciel et terre, son mari a cédé... à contre-coeur sûrement, mais il a cédé. Et le résultat, c'est que le voilà confortablement et au chaud dans ce train, pendant que ses camarades font le coup de feu et crachent en pensant à lui: "Le fils à papa!..."

Et bien, on le reverra "le fils à papa", et ce ne sera pas long! Si seulement ce train allait plus vite!... Il voudrait déjà être à Paris pour crier sa souffrance à ses chefs... sa volonté absolue de retourner et tout de suite, dût-il sauter le mur, risquer le conseil de guerre!... Tout plutôt que de sentir sur lui le regard méprisant des hommes de sa compagnie... de savoir surtout que ce regard, il le mérite!

* * *

Sa mère l'attend à la gare; il ne veut pas l'embrasser.

L'auto luxueuse, elle aussi, est là.

Cette voiture le dégoûte; il a comme la nostalgie de la boue de la tranchée. Pourvu qu'il ne rencontre personne!... Il sait tellement d'avance ce qu'il lira dans tous les yeux... ce qu'il a lu sur la figure grave du vieux chauffeur de sa famille, un ancien soldat du Tonkin.

—Ah! Monsieur revient!... Très bien!... très bien!...

Non, il n'ira pas chez lui!... Que diraient-ils, les domestiques, le soir à la cuisine, eux dont les fils, les frères ou les maris restent au front quand ils y sont...

—Chauffeur, tout droit à la caserne!

La mère insiste:

—Mais passe d'abord chez nous, tu te changeras... Tu es affreux à voir!...

—Non, je tiens à ma boue!...

—Ta chambre est prête, nous dînerons ce soir en famille...

—Ma chambre!... en famille!...

Et le jeune homme rit, comme riait hier son capitaine dans la tranchée... d'un rire qui fait mal.

Enfin, voici la caserne.

—Rentrez, maman... j'irai vous rejoindre dès que je pourrai... Non je ne veux pas que l'auto m'attende!

—Mais je compte sur toi...? s'écrie la mère, subitement inquiète.

—Oui, comptez sur moi.

Une heure après, un taxi ramène le jeune soldat à la gare du Nord. Ses chefs l'ont compris, et pas un n'a osé lui refuser ce qu'on sentait qu'il aurait pris quand même.

Le conducteur est si étourdi de la pièce qu'on lui met dans la main, qu'il interroge:

—Soldat... vous ne vous trompez pas?

—Non... je ne me trompe pas...

* * *

Le lendemain matin, en Belgique, un soldat boueux et grave se présente devant son capitaine:

—Comment... c'est vous!

—Oui, c'est moi.

L'officier lui tend la main:

Mais, à son tour, le jeune homme refuse la sienne:

—Ah! pardon... pas encore! Avouez, capitaine, que vous me devez une réparation!...

—Peut-être!... Laquelle voulez-vous?...

—Commander la patrouille ce soir...

Un moment, le capitaine le fixe puis, résolument:

—Non... je refuse...

Mais cela ne servit à rien. Car, un peu avant l'aube, le fils à papa entraîna ses camarades contre la tranchée prussienne. Il était effrayant d'audace, les précédant de dix pas, leur indiquant les mitrailleuses à éviter, et, à gauche, les positions d'enfilade à prendre. Mais lui, revenait toujours en face, occupant l'ennemi qui commençait à s'agiter, attirant peu à peu son attention totale.

Il y resta jusqu'au moment où sa compagnie fut arrivée à l'endroit stratégique. Une balle alors lui brisa les reins. Mais sa besogne était faite, car quelques instants après, la tranchée tout entière tombait d'un seul coup en notre pouvoir.

Ce fut son capitaine qui le releva. Il vivait encore, et, tendant à l'officier une main défaillante:

—Demandez aux camarades s'ils veulent maintenant me la serrer!...

Pierre l'Ermite.

LE MONASTERE DU MONT CASSIN

Il est manacé de destruction

Naples, 10.—On a appris aujourd'hui que le monastère historique du mont Cassin, près de Naples, où saint Benoit, en l'an 529, avait fondé l'ordre qui porte son nom, a été gravement endommagé par le récent tremblement de terre. Les murs de la bibliothèque sont sur le point de s'écrouler.

Dans la salle de l'empereur Guillaume, ainsi appelée en souvenir de la visite qu'y fit l'empereur d'Allemagne en 1904, une fissure d'environ 60 mètres de long s'est produite.

L'aile droite du monastère est presque détachée du corps de bâtiment principal. Cette aide est située sur le bord d'un précipice, où elle tomberait certainement, en raison de son peu de solidité, si un nouveau tremblement de terre se produisait.

On est fort inquiet pour la sécurité des trésors artistiques que contient le dit monastère.

La bibliothèque renferme un codex d'une valeur inestimable.

L'aile droite, qui est menacée, contient de nombreux objets d'art datant les uns des premiers siècles de l'ère chrétienne, les autres du moyen âge.

Le gouvernement a envoyé des architectes au mont Cassin pour entreprendre la restauration du monastère.

Des matériaux modernes seront employés pour la première fois pour consolider les anciens murs de l'édifice.

Le monastère sert de séminaire: celui-ci compte actuellement 300 élèves.

Jusqu'ici, on n'avait pas parlé des dégâts causés au monastère pour ne pas effrayer les familles des élèves.

ENSEVELI VIVANT

Michel Cairolo resta 25 jours sous les ruines de Paterno

Rome, 10.—Il est difficile de trouver un récit plus étrange que celui fait par Michel Cairolo, dégagé des ruines du tremblement de terre à Paterno, après avoir été emprisonné vingt-cinq jours sans manger. Cairolo, à peu près remis de ses terribles émotions, a pu faire le récit suivant:

"Quand le tremblement de terre se produisit, dit-il, j'ai essayé de fuir, mais je me suis trouvé enfermé dans une écurie parmi les décombres. Sous l'écurie se trouvait une cave creusée dans le roc. Je me rendis dans cette excavation et évitai ainsi d'être broyé.

"A partir du moment où j'entrai dans la cave, je ne vis plus aucune lumière et je croyais que j'étais devenu aveugle, ne pouvant penser que ces ruines pouvaient empêcher un simple rayon de lumière de filtrer jusqu'à moi.

"Pendant un long temps—que je ne peux préciser—mon désespoir augmenta, jusqu'à ce que je fusse devenu presque fou furieux. Je criai de toutes mes forces jusqu'à ce que je fusse tombé dans un état apathique similaire au coma.

"En tâtonnant avec mes mains dans les ténèbres, je trouvai une place humide et humectai mes lèvres brûlantes. Cela me remit, et avec mes mains je creusai un trou pour recueillir de l'eau et puis boire.

"Alors, je décidai de lutter pour vivre—combien de temps, je ne sais pas, car je perdis la notion du temps—lorsqu'hier j'entendis des voix humaines au-dessus de moi. Une disait: "Ils sont tous morts"; l'autre répondit: "Très bien, mais laissez-nous sauver ce qui nous appartient."

"Je me levai pour faire un suprême effort et criai: "Je suis en vie, ici dans la cave. Michel Cairolo!"

"Ceux qui étaient au-dessus de moi pensèrent que c'était un revenant, mais je continuai à crier et je leur fis comprendre que j'étais un homme vivant emprisonné dans les décombres. Ils vinrent à mon secours et trois heures après j'étais libre."

LA FABRICATION DES TEINTURES

Le professeur Fleurant trouve le moyen de supplanter l'Allemagne dans cette industrie

Paris, 10.—Le professeur Fleurant, chef du laboratoire de chimie industrielle au Conservatoire des arts et métiers, a terminé une remarquable étude sur les méthodes à employer par l'industrie française pour supplanter l'Allemagne dans le monopole industriel qu'elle avait jusqu'ici de la fabrication de l'aniline et des teintures provenant du goudron, ainsi que de plus de 7,000 ingrédients colorants dont l'Allemagne possédait le secret de production économique.

Le professeur Fleurant trouve que la France peut, dès à présent, fabriquer 500,000 tonnes de goudron par an, ce qui dépasse la quantité produite par l'Allemagne en 1900.

Le goudron, qui provient actuellement de la fabrication du gaz et du coke métallurgique, et qui est aussi un sous-produit de la fabrication du sucre de betterave, pourra être fabriqué en grande quantité lorsque les mines de sels de potasse des environs de Cernay, en Haute-Alsace, feront partie, ce qui ne saurait tarder, du territoire français.

Parmi les chimistes qui travaillent à créer l'industrie des teintures d'aniline en France, il convient de citer les professeurs Behal, Mouren, Haller, Lechatellier, Gauthier, Desgrez et Sabatier.

Ce mouvement, qui prend un grand développement, intéresse tout spécialement les Etats-Unis. On sait qu'en Amérique, les chimistes industriels travaillent dans le même sens, dans le but d'absorber une bonne part du monopole tenu jusqu'à ce jour par les chimistes allemands.

LES PAVILLONS NEUTRES

"Leur emploi est conforme aux lois internationales de la guerre navale" dit l'Angleterre

Londres, 9.—Le Foreign Office a publié ce soir le bulletin officiel suivant:

"L'emploi d'un pavillon neutre, dans certaines conditions, est bien établi en pratique comme ruse de guerre.

"Quand un pavillon neutre est arboré par un navire de commerce, le seul effet produit est d'obliger l'ennemi à se conformer aux règles ordinaires de la guerre navale pour s'assurer de la nationalité du navire et de la nature de sa cargaison avant de le capturer et de le remettre à la cour des prises aux fins d'adjudication.

"Le gouvernement anglais a toujours tenu pour légitime l'emploi du pavillon anglais par des navires étrangers dans le but d'échapper à la capture.

"Cet usage, non-seulement n'est pas en violation des lois internationales, mais encore est spécifié dans la loi anglaise de 1894 sur le commerce maritime.

"Les instructions remises aux consuls britanniques en 1914 contiennent le paragraphe suivant: "Un navire est susceptible d'être capturé si on y fait à tort emploi des couleurs anglaises, excepté lorsque le but poursuivi est d'éviter la capture."

"Comme, en pratique, nous n'avons pas fait d'objections à l'usage du pavillon anglais par les navires de commerce étrangers lorsqu'ils cherchaient à éviter d'être capturés par un belligérant, nous sommes en droit de maintenir que, réciproquement, un navire marchand anglais n'a violé en aucune façon les lois internationales en faisant usage d'un pavillon neutre dans un but analogue, s'il l'a jugé convenable.

"D'après les règlements des lois internationales, les usages de le guerre et les principes humanitaires, un belligérant se trouve dans l'bbligation de s'assurer de dans l'obligation de s'assurer de commerce et de la nature de sa cargaison avant d'en opérer la capture. L'Allemagne n'a pas le droit de ne pas se soumettre à cette obligation.

"Détriure un navire de commerce avec son équipage de non-combattants et sa cargaison, comme l'Allemagne a annoncé qu'elle a l'intention de le faire, n'est rien moins que commettre un acte de piraterie."

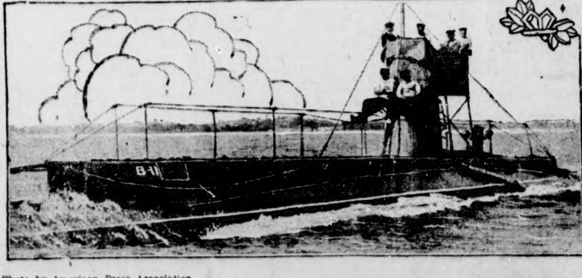


Photo by American Press Association.

Un sous-marin anglais

LA MARINE FRANCAISE

Elle contribue à la défense du canal de Suez.

Paris, 10.—Le ministère de la marine a publié le rapport suivant:

"Les navires de guerre français "Requin" et "d'Entrecasteaux" ont contribué effectivement à la défense du canal de Suez contre les attaques faites le 3 février par l'armée turque.

Le "Requin" a réduit au silence l'artillerie lourde de l'ennemi et le "d'Entrecasteaux" a dispersé d'importants corps de troupes qui prenaient part à l'attaque.

Les deux navires n'ont subi aucune perte.

* * *

Londres, 10.—Des dépêches du Caire indiquent que les troupes turques, qui ont fait une attaque sur le canal de Suez, n'étaient que l'avant-garde de trois colonnes qui s'efforcent de traverser le désert.

On entendra bientôt parler du gros de l'armée d'invasion.

PERTES NAVALES ALLEMANDES

Elles avaient été dissimulées par l'amirauté de Berlin

Près de la frontière allemande, 10.—On apprend qu'en dehors des pertes navales allemandes publiées, il y a huit contre-torpilleurs et deux sous-marins qui ne sont pas mentionnés dans les listes officielles.

Deux des contre-torpilleurs ont été perdus le 4 septembre dans la Manche, trois au large des côtes hollandaises et un autre, le "S-190", dans les eaux asiatiques. Un des sous-marins a été coulé au large de Westende et l'autre au large des côtes hollandaises. Deux autres sont portés manquants depuis plus de trois semaines.

Le croiseur auxiliaire cuirassé "Kronprinzessin Cecilie" est aussi effacé des listes officielles.

Une déclaration faite par les marins faits prisonniers le 24 janvier après la bataille navale d'Heligoland a confirmé que le croiseur léger "Kolberg" avait été coulé, quoique les milieux navals allemands ne l'aient jamais admis publiquement.

Les rapports publiés au commencement de décembre, disant le croiseur de bataille allemand "Kaiser Wilhelm der Grosse" et le croiseur cuirassé "Hertha" s'étaient perdus dans la mer Baltique, étaient incorrects. Le croiseur cuirassé "Friedrich Karl" a été coulé après avoir heurté une mine sous-marine allemande le 18 novembre dans la mer Baltique. On savait que ce navire avait coulé, mais on avait jamais annoncé comment il s'était perdu.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin de la Société du Parler français au Canada, couronné par l'Académie Française. Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire de janvier

L'action française en Amérique: Le Premier Congrès du Parler français (poème), *W. Chapman.*

La lutte contre la littérature pornographique, Adalbert Guillot, C.SS.C.

Les livres, *J.-E. Prince et A. R.*

Conte canadien: L'adieu de la Grise, *Lionel Montal.*

Questions et réponses, *Le Chercheur.*

Aubes martiales: L'aube (poésie), *Joseph-Emile Poirier.*

Glanures.

Tables du "Bulletin."

Au service des intérêts français: I. Ce qui se dit dans la presse: Parlons la langue française!—Le parler des rois.—La langue français et les Irlandais.—Pour la paix et le bonheur du Canada.

II. Ce qui s'accomplit chez nous: Pour "nos blessés de l'Ontario."—Un appel aux Canadiens français. Ralliement catholique et français en Saskatchewan.—Magnanime Acadie.—L'élément franco-américain, *A. D.*

Revues et Journaux, *A. R.*

La quête de l'Enfant-Jésus, *A. R.*

Sarclures, *Le Sarcleur.*

Lexique canadien-français (suite), *Le Comité du Glossaire.*

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler français au Canada*, Université Laval, Québec.—Abonnement: Deux piastres par an: au numéro, 20 sous.

La justice est la vérité en action.

* * *

Il ne faut pas que l'indulgence parle trop haut, de peur d'éveiller la justice.

REGLEMENTS DU CAREME

1.—Chaque jour de semaine du Carême est un jour de jeûne.

2.—L'Eglise exempte du jeûne les malades et les infirmes; ceux qui ont moins de vingt et un ans ou plus de soxante ans; les femmes enceintes ou nourrissant; tous ceux qui ne peuvent pas jeûner sans gravement nuire à leur santé ou sans se rendre incapables de remplir leurs devoirs. Dans le cas de doute l'on doit consulter son confesseur ou son curé.

3.—On ne manque pas au jeûne en prenant le matin à peu près deux onces de pain, avec un peu de thé, de café, de chocolat ou autre breuvage.

4.—On rompt le jeûne en prenant au souper un repas complet, c'est-à-dire en prenant plus de huit onces de nourriture ou en mangeant des aliments défendus les jours d'abstinence.

5.—Quand le repas principal ne peut pas se prendre à midi, la collation, ou repas du soir, peut l'être alors, le repas principal ayant lieu le soir.

6.—On ne peut pas durant le Carême manger de la viande et du poisson au même repas, même le dimanche.

7.—Le beurre, le lait, le fromage et les oeufs sont permis pourvu qu'on observe la loi de la quantité.

8.—Une dispense du Souverain Pontife permet l'usage de la viande à tous les repas du dimanche, au repas principal du lundi, du mardi, du jeudi et aussi du samedi excepté celui des Quatre-Temps et le Samedi Saint.

8.—Ceux qui sont exemptés du jeûne peuvent manger de la viande à plus d'un repas les jours où l'usage en est permis.

9.—Il est permis d'apprêter les mets avec de la graisse ou du saindoux, c'est-à-dire, de substituer la graisse ou le saindoux au beurre, ou à l'huile dans la friture, la cuisson ou la préparation des aliments maigres. Cette permission est accordée pour tous les jours d'abstinence dans l'année, mais elle ne comporte pas celle de manger de la soupe grasse.

ST-BONIFACE

La Fanfare La Vérendrye donnera une partie de cartes jeudi soir à l'école Provencher. On y jouera au whist et au pedro. Outre les prix donnés à chaque soirée, il y en aura deux autres qui seront donnés à la fin de la saison aux personnes qui auront gagné le plus de parties.

• • •

M. l'abbé Claveloux qui jusqu'ici appartenait au rite ruthène, est revenu au rite latin. Il est maintenant curé à Vannes et desservant d'Ashern.

• • •

M. l'abbé Lambert, depuis quelques mois vicaire à Saint-Jean-Baptiste, a été nommé missionnaire à Graham, Ontario.

• • •

La succursale de la Croix-Rouge établie à Saint-Boniface aura les officiers suivants: Patrons, Son Honneur le maire Lachance, l'échevin Sutherland, l'honorable Joseph Bernier et Mgr Béliveau; présidents honoraires: Canon Garton, Rév. R.-J. Hay, Rév. T.-W. Bailey, Dr Howden, Dr Riddell, Dr Laurendeau.

• • •

Les prix à la partie de cartes des Artisans Canadiens-Français, mardi dernier, ont été gagnés, le prix des Dames par Mlle B. Paquette, le prix de consolation par Mme I. Benoit, le prix des hommes par M. L.-P. Beauchesne, le prix de consolation par M. G Marcoux.

M. A. Commune gagna la chaise berçante qu'on fit rafler.

La prochaine partie de carte aura lieu mardi le 23 février.

• • •

Mlles Antoinette et Berthe Jutras, de Letellier, étaient en visite, dimanche dernier, chez leur beau-frère, M. l'inspecteur Brunet.

• • •

Le Cercle La Vérendrye a tenu jeudi soir dernier sa séance régulière à laquelle assistaient un grand nombre de membres. Il y eut conférence par le R. P. Roby, s.j., directeur du cercle, sur les droits de la langue française au Canada.

• • •

Mme Billard, de la rue Ritchot, est partie hier après-midi pour New-York, en route pour la France.

• • •

M. l'inspecteur Brunet est parti hier pour une tournée d'inspection dans le nord.

• • •

A la grand'messe, dimanche, Mgr Béliveau a déclaré que 106 familles se trouvaient dans le besoin. Il a fait appel à la charité de ceux qui se trouvent mieux partagés. En passant il a souligné le beau dévouement des employés de l'Hôtel de Ville qui depuis le début de la guerre ont donné cinq pour cent de leur salaire pour venir au secours de tous ceux qui souffrent.

• • •

Le R. P. Blain, s.j., a donné dimanche une intéressante conférence au People's Forum, de Winnipeg, sur le "Système Planétaire".

• • •

BAPTEMES

1 février. Alfred-Alexandre, fils de Edwin Wayte et de Marguerite Bisaillon. Parrain, Théophile Marcil; marraine, Marie Bitéau.

13 février. Marie-Flore, fille de Amable Toupin et de Eliane Graton. Parrain, Arthur Hébert; marraine, Mélisa Graton.

14 février. Jean-Marie, fils de Camille Hedebrow et d'Elodie Van Gaver.

14 février. Marie-Jeanne, fills de Joseph Ross et de Bernadette DesGagné. Parrain, René Decuypère; marraine, Marie Ross.

14 février. Henri-Lén, fils de Henri Messeghers et de Marie Pynk. Parrain, Henri Pynk; marraine, Henriette Beaudin.

14 février. Joseph-Théodore-Camille, fils de Etienne Poitras et d'Alida Carrière. Parrain, Georges Carrière; marraine, Rose Carrière.

• • •

SACRE-COEUR

M. L.-A. Delorme partira prochainement pour un voyage dans l'Est.

• • •

Hier a eu lieu le baptême de Suzanne-Catherine, fille de William Bauset et de Pauline Hupé, née le 13 janvier. Parrain, Rémi Baudry; marraine, Nora Bose.

• • •

Les funérailles ont eu lieu hier après-midi de Marie-Lenora-Jeanne, fille de Henri Pélissier et de Marguerite Hume. Elle était âgée de deux mois et sept jours.

• • •

Le R. P. Portelance, o.m.i., reviendra de Kenora mercredi soir. Il prêchera dimanche prochain.

• • •

Les Enfants de Marie donneront jeudi le 25 février une soirée dramatique et musicale dans les salles paroissiales. Le programme suivant sera exécuté:

Ouverture.—Solo de violon.—Miss Ruth Price.

"Un épisode de la vie de Marie Leszinska."

Comédie—Premier Acte.

La Traviata.—"Romance."—*G. Verdi.* Chantée par Mlle Thérèse Hamel.

"Un épisode de la vie de Marie Leszinska."

Price.

Solo de violon.—Miss Ruth

"Peur et bravoure."—Opérette en un acte.

O Canada.

Personnages.

"Un épisode de la vie de Marie Leszinska."

La Comtesse de Flainville, Mlle A. Richard.

Marie Leszinska, Mlle Th. Hamel.

Rose de Lambesse (orpheline), Mlle Th. Gourdeau.

Lodoiska (dame polonaise), Mlle A. Patenaude.

Jacqueline (aubergiste), Mlle M.-L. Hamel.

La duchesse (dame d'atours de Marie Leszczinska), Mlle A. Bernardin.

Suzon (ancienne femme de service de la Comtesse de Flainvalle), Mlle A. Patenaude.

Babet (filleule de la Comtesse de Flainvalle), Mlle Rosa St-Pierre.

"Peur et Bravoire"—Paroles de F. Mousset. Musique de W. Moreau.

La comtesse Myrtil, Mlle Th. Hamel.

Colombine, Mlle A. Patenaude.

Au piano: Mlle Annette Dostert.

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Directeur de
la *Liberté*:—

Serait-il permis à un de vos lecteurs de profiter de la généreuse hospitalité des colonnes de votre journal pour soumettre à l'opinion publique quelques remarques qu'il croit parfaitement justifiées et, si vous le permettez, de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

Depuis plus de six mois, une guerre épouvantable ensanglante et endeuille le monde et fait ressentir ses terribles et tristes effets jusqu'ici.

Beaucoup, parmi les citoyens de ce pays, quittèrent leur foyer pour aller bravement défendre leur Patrie et la cause de la civilisation.

On vit aussitôt surgir de magnifiques et très louables initiatives ayant pour but de venir en aide aux familles de ceux qui sont partis pour la guerre. Que cette oeuvre que l'on appelle Fonds Patriotique soit bonne, nul n'en a jamais douté; mais si l'on considère la façon dont sont distribués les secours et si l'on examine quelques faits en se rendant compte de certaines choses, on reste profondément surpris et attristé.

Toutes les gens de bonne foi, qui sont nombreuses en cette province, ont toujours compris que ces secours étaient pour venir en aide à ceux qui en auraient besoin et non pas indistinstement à toutes les familles des soldats partis pour la guerre, car certaines de ces familles n'ont nullement besoin de ces secours.

Pourquoi certains messieurs influents s'emploient-ils à faire payer à certaines dames une pension dont elles n'ont pas besoin?

Peut-être est-ce parce que ces dames sont toujours parfaitement poudrées et délicatement parfumées quand elles vont, très souvent, voir ces Messieurs qui sont alors tout disposés à faire n'importe quoi pour des dames aussi belles et aussi séduisantes.

Tout ceci serait peut-être très beau pour toutes ces gens qui n'ont pas autre chose à faire qu'à étaler leur inaction, leur paresse, leur indolence et leur honteuse impudence aux yeux de tous ceux qui voient clair; malheureusement, il y a à côté de ce monde-là des gens plus intéressantes et infiniment plus dignes d'intérêt et ce sont ces nombreux ouvriers que la crise économique actuelle laisse sans ouvrage depuis longtemps.

Il est vrai que beaucoup ont été secourus, d'autres ne l'ont pas été encore, soit parce qu'une fausse honte les a empêché de demander jusqu'à présent, soit encore parce que leurs ressources leur ont permis de vivre sans avoir besoin d'aide, mais ces ressources s'épuisent et plusieurs de ceux-là sont certainement à la veille de demander eux aussi l'aide que nous devons à chacun de nos frères moins favorisés que nous. Alors, Monsieur le Directeur, ne serait-il pas bon d'établir un contrôle un peu plus sérieux pour ménager ce Fonds Patriotique dont on aura peut-être encore tant besoin?

Qu'on donne à tous ceux qui ont réellement besoin, mais qu'on refuse nettement à ceux et surtout à celles qui n'ont d'autre but en acceptant cet argent que de le gaspiller au gré de leurs caprices sans penser que ce gaspillage sauverait peut-être des souffrances terribles de la faim et du froid des pères et des mères et leurs enfants qui pleurent.

Merci, Monsieur le Directeur, pour votre bienveillante hospitalité.

Un Canadien.

• • •

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 9 courant, je vois parmi les communications de vos correspondants, une de "Toutes Aides" où il est mentionné que la construction de la chapelle de cet endroit est due au R. P. Lecoq.

Permettz-moi de vous donner l'histoire de la construction de cette chapelle et d'ajouter un nom à celui du P. Lecoq comme fondateur, car "à tout Seigneur, tout honneur"; ce nom est celui de l'abbé Janichewsky.

Au printemps de l'année 1906, l'abbé Janichewsky fit connaissance à Paris du père Lecoq qui lui vanta le charme de la vie du colon au Canada et l'avenir des paroisses françaises au Manitoba. Exalté et surpris en même temps, comme beaucoup de Français du reste, par les récits de colons ou voyageurs et les pamphlets du Gouvernement, l'abbé Janichewsky ne chercha plus qu'une chose, obtenir de son évêque l'autorisation de venir au Canada.

A cet effet, il vint à Blois voir Mgr Charles, et à son arrivée promit à Notre-Dame des Aydes dont la chapelle, lieu de pélerinages, est dans un des faubourgs de la ville, que s'il recevait la permission de partir, la paroisse qu'il fonderait porterait son nom.

Pour la fête de l'Assomption de la même année, l'abbé Janichewsky était sur le sol du Canada et le C. P. R. l'emportait à toute vitesse vers Sainte-Rose du Lac.

Durant six mois, il resta à Last Bay, parcourant les environs pour décider où il porrait se situer. Sur les instances répétées de MM. Brétiché, il vint au Lac Manitoba, et le magnifique paysage et la richesse du sol le décidèrent à faire appel aux colons. Il prêcha à cet effet à Sainte-Rose du Lac, et de nombreuses personnes vinrent visiter l'endroit de la future paroisse et promirent de venir s'y établir. Aussitôt, l'abbé Janichewsky voulut bâtir une maison-chapelle; il fut dissuadé à premier abord par le R. P. Lecoq, dont l'idée était de laisser venir les colons d'abord et d'envoyer le prêtre ensuite au milieu d'eux. Néanmoins, après permission de Mgr Langevin d'aller de l'avant, l'infatigable abbé travailla avec MM. Brétiché, Pineau, Spence et autres au transport de "logs", planches et matériel nécessaire pour la bâtisse. De mémoire des gens du pays, l'on n'avait eu un hiver pareil depuis longtemps et le printemps nous trouva avec les lacs débordés, la prairie inondée et nombreuses furent les pertes des ranches. Les voyages dans une contrée changée en un lac devinrent impossibles, néanmoins le Père Lecoq arriva au milieu de nous et avec lui l'espoir renaquit. Aussitôt chacun mit coeur et bras à l'ouvrage, et de l'aube au soleil couchant retentirent sur les bords du lac le bruit des haches et des marteaux. Des Galiciens des environs, éveillés et surpris par ces échos, vinrent nous visiter et s'enquérir de nos intentions, et la nouvelle se répandit de l'arrivée d'un prêtre parmi eux.

La messe fut dite pendant un certain temps chez un M. Martin Brétiché, mais bientôt s'éleva le carré de "logs"; aussitôt l'autel fut transporté et la chapelle terminée servit pour la première fois dans le mois de juillet 1907, presque un an après le départ de l'abbé Janichewsky de France.

Le temps des foins obligea bientôt les gens de bonne volonté à regarder aussi à leurs propres intérêts, et il ne resta pour compléter les derniers travaux d'intérieur et d'extérieur que le père Lecoq, toujours le premier à l'ouvrage et toujours de bonne humeur, l'abbé Janichewsky et quelques Français, nouveaux arrivés. Ce fut bientôt un vrai plaisir de voir la croix surmonter l'édifice et de loin dans la prairie de se diriger sur elle pour trouver son chemin, et nombreux cet été-là furent les visiteurs de Sainte-Rose, Sainte-Amélie et des environs.

Malheureusement, durant ce temps-là, un groupe de personnes cherchait à former, à l'est de Sainte-Rose, un nouveau centre qu'ils appelaient déjà le p'tit Montréal, et plusieurs personnes qui avaient promis de prendre des terres à Toutes-Aydes en prirent à cet endroit comme étant plus proche.

L'hiver vint, et l'abbé Janichewsky apprit un jour la mort de son père en France. Sa santé ébranlée par les fatigues et le surmenage de l'année précédente ajoutée aux conditions du changement de climat le décidèrent à retourner en France au printemps 1908 en disant adieu à son oeuvre et à son rêve.

En partant, il laissa pour la chapelle tous les articles apportés de France, la peinture de l'agneau divin de l'autel lui avait été donnée et peinte par un professeur du collège de Vaugirard, les aubes et les nappes avaient été brodées par sa soeur.

Un témoin.

Je recevais une lettre de lui ces jours derniers dans laquelle il me parlait de Toutes Aydes et comment il se tenait en contact avec tout ce qui s'y passait. Il me disait aussi combien la situation en France était triste.

"Nous avons dans ma paroisse, disait-il, environ 40 réfugiés du Nord de la France, que nous soutenons depuis trois mois. Ils nous sont arrivés complètement dénués de tout. Je n'ai pas encore été appelé à l'armée, ajoutait-il, mais mes services sont aussi nécessaires ici, beaucoup de prêtres de mon doyenné plus jeunes que moi ont été appelés et m'ont remplacés, et j'ai un vaste territoire à ma charge. Ce sont non seulement des secours spirituels, mais aussi corporels pour tant de pauvres gens dénués de tout, et je n'ai pas une minute à moi."

Je fais appel à tous les amis de la France au Manitoba pour des dons en nature ou autre pour nos pauvres réfugiés, et je serais reconnaissant de toute offrande à ce sujet.

Adresse: Abbé Janichewsky,
Curé de Marchenoir,
Loir-et-Cher,
France.


Photo by American Press Association.
Les chasseurs alpins

L'ATTITUDE ITALIENNE

Deux mille sociétés demandent que l'Italie se joigne aux alliés.

Rome, 12.—Dans les dix derniers jours, plus de 2,000 sociétés italiennes ont adopté la résolution de supplier le gouvernement de se joindre aux alliés et de prendre part à la guerre. La pression qui avait été exercée sur le gouvernement avant le tremblement de terre se renouvelle donc.

"Alors que M. Salandra, premier ministre, déclare que l'Italie ne changera pas son attitude de stricte neutralité, il a presque chaque jour des conférences avec M. Sapelli, ministre de la guerre, qui vient par ses efforts de mettre toute l'armée d'Italie sur le pied de guerre.

"Les excuses de la Turquie au sujet de l'incident d'Hodeida ont fait disparaître toute cause possible de guerre, mais le public en Italie insiste pour que ce pays regagne le territoire occupé actuellement par l'Autriche."

LES PERTES PRUSSIENNES

Elles sont de 953,117 hommes

Copenhague, 11.—Cinq nouvelles listes des pertes prussiennes viennent encore d'être publiées ce qui porte à 142 les listes déjà parues.

Ces listes donnent les noms de 26,570 officiers et soldats, tués, blessés ou disparus, et porte le total des pertes prussiennes déjà publiées à 953,117 hommes. A cela vient encore s'ajouter 148 listes wurtembergeoises et 17 listes concernant la marine. Sur ces nouvelles listes figurent encore les noms de nombreux soldats tués à Ypres en septembre, dans les combats qui se sont livrés à Liége du 6 au 11 août, ainsi qu'à Gumbinnen, dans la Prusse orientale.

Parmi les régiments nouvellement formés, et qui ont remplacé ceux qui avaient été anéantis à cet endroit, il s'en trouve trois qui à leur tour ont été décimés avec leurs états-majors, à Bielavy, les 2 et 3 décembre dernier.

Une liste contient aussi les noms de onze aviateurs tués.

MAISON DEMANDEE

Une famille française, résidant actuellement dans un centre anglais, serait reconnaissante à quiconque lui indiquerait une maison à louer dans un village français. On pourrait aussi donner la topographie générale du lieu. Ecrire à la *Liberté*, aux initiales C. D. Boîte postale 48.

A ECHANGER

Propriété de ville située dans un des plus beaux centres résidentiels de Saint-Boniface. Pour une ferme près de la ville si possible.

Veuillez écrire à la *Liberté*, ou adresser vos lettres au Casier Postal No 3151, Winnipeg.

AVIS AUX CREANCIERS

Au sujet de la propriété de Jean-Baptiste Courcelles, autrefois de la paroisse de Sainte-Agathe, dans la province du Manitoba, décédé:

Avis est par les présentes donné conformément aux stipulations du Manitoba Trustee Act que tous les créanciers et toutes les personnes ayant des réclamations contre la propriété du dit Jean-Baptiste Courcelles, qui décéda le ou vers le 9ème jour de novembre, A. D. 1914, dans la dite paroisse de Sainte-Agathe, en la province du Manitoba, dont l'homologation de son testament a été accordée à Victoria Courcelles, de la paroisse de Sainte-Agathe, dans la province du Manitoba, veuve, par la Surrogate Court, de Saint-Boniface, dans le Manitoba, le 3ème jour de février, A. D. 1915, sont requis par les présentes d'envoyer, poste affranchie ou remis à la dite exécutrice au village de Sainte-Agathe, dans la province du Manitoba, le ou avant le 15ème jour de mars, A. D. 1915, leurs noms et prénoms, adresses et descriptions, avec tous les détails en écrits de leurs réclamations, l'état de compte de leurs créances et la nature de leurs garanties, s'ils en ont, dûment vérifié par une déclaration statutoire.

Et qu'on prenne avis qu'après le dit 15me jour de mars, 1915, la dite exécutrice procédera à la répartition des biens du dit défunt entre ceux y ayant droit, ne tenant compte que des réclamations qu'elle aura reçues alors, et qu'elle ne sera pas responsable pour les dits biens, ou toute partie, ainsi distribués, envers nulle personne dont la réclamation ou les réclamations n'auront pas été reçues par elle en due forme au temps d'un tel partage.

Fait à Winnipeg, ce 6ème jour de février, A. D. 1915.

Wilton, McMurray, Délorme, Davidson et Wheeldon,
Procureurs de la dite exécutrice.